MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 06450 559 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonstendresp00delm

2
3/8
824 L
35

Chansons Tendres

PAUL DELMET

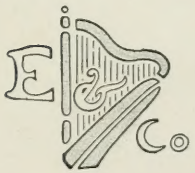
Chansons Tendres

Préface,

Couverture, Aquarelles et Dessins hors texte,

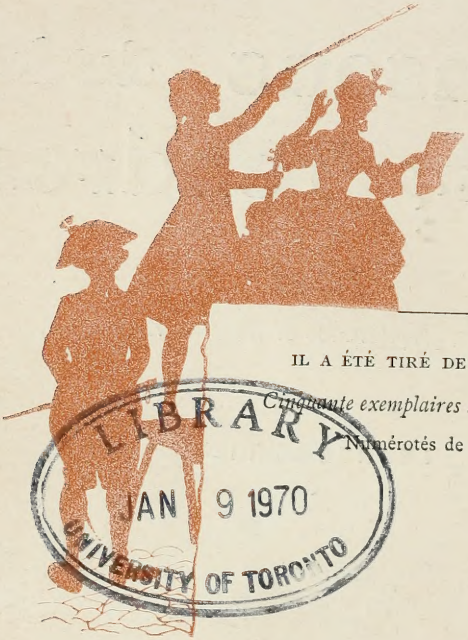
PAR

LÉONCE BURRET



PARIS
ENOCH ET Cie, ÉDITEURS
27, Boulevard des Italiens
EN VENTE CHEZ E. FLAMMARION, 26, RUE RACINE
Tous droits d'exécution, reproduction et traduction réservés pour tous pays, y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

MCM
Copyright MCM by Enoch & Co.



LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

30
9C4

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME

Cinquante exemplaires sur papier vélin,

Numérotés de 1 à 50.

AVIS IMPORTANT

Les poésies contenues dans ce volume sont la propriété exclusive de MM. ENOCH ET Cie. *Il est formellement interdit de les publier, avec ou sans musique, sans autorisation spéciale des auteurs et des éditeurs.*

Cliché Cautin et Berger. — Paris

PAUL DELMET

Chansons tendres?

Prenons alors la vieille guitare dont le ruban est bien fané : l'éternelle guitare qui, aux jours de joies et de tristesses, accompagna tant de folles pleurées et rires par l'ancêtre sous le balcon de quelque belle, et, sur ses cordes desséchées, pinçons la même tournelle...

Le moineau qui piaille sa joie, sautillant de branche en branche ; l'orgue qui traîne par les rues la valse douloureuse, souvenir d'un moment heureux de la jeunesse ; l'amant délaissé qui pleure et désespère ; la maîtresse coquette qui passe dans votre vie et, lasse, s'enfuit riant ; quelques lambeaux du cœur laissés aux ongles des aimées ; un ruban, un gant de celle qui vous a menti et trahi à plaisir ; l'exhumation de tout ce petit fatras fait de notre folie et de notre crédulité ; enfin tous les chagrins de l'*Éducation sentimentale :* chansons tendres !

Le matin de printemps où l'on vogue vers des solitudes ombrées ; les rives que l'on suit, les doigts enlacés, brûlants de fièvre, disant en leurs étreintes ce que les lèvres n'oseraient murmurer ; et promesses et serments, aveux jurés, mentis sur ces lèvres : chansons tendres !

La course dans les bois ; le cache-cache, tout comme les enfants ; la première violette, la plus minuscule feuille de lierre découvertes ; le baiser surpris, repris ; le baiser conquis, le baiser donné ; la gloriette enfeuillée de pourpre où l'on boit du vin frais à plein verre et des filles à pleins yeux ; les chevaux de bois, la balançoire, la musette où l'on danse au son d'une clarinette déchue et d'un trombone faussé la troublante mazurka et l'amoureuse valse ; la belle qui se jette dans vos bras implorant la conquête : chansons tendres !

Le soir qui tombe le long des berges, les amants enlacés revenant par bandes joyeuses ; les cris, le refrain étouffé d'un baiser ; la grande lune immobile qui en a vu passer tant et tant et semble sourire, narquoise, aux couples heureux, pensant aux larmes de demain ; les étoiles qui scintillent et rendent songeuse l'aimée dont on presse la taille, l'aimée qui murmurant le « je t'aime » banal, le regard perdu au ciel, rêve déjà de *l'autre*, qui lui offrira pour la séduire de semblables joyaux.

Et ces bateaux, qui tels de grands fantômes, glissent silencieux, reflétant dans la moire des flots leurs feux multicolores ; le chant du batelier guidant la lourde péniche qui apparaît, passe lentement et s'enfonce dans la nuit, portant en ses flancs toute une petite famille d'humbles dont le palais est fait d'une cabine coquette, — le parc, de quelques arbustes toujours verts, — et dans la volière un serin qui s'égosille tant que dure le soleil : chansons tendres !

Les bois qui frissonnent à la bise ; les grands parcs abandonnés dont les ormes séculaires pleurent le long des nuits les splendeurs disparues ; les statues mutilées par les temps, lépreés de lichen, qui semblent s'effriter à plaisir, lasses d'attendre des jours plus riants, le faste d'autrefois et des femmes plus belles ; les palais qui s'écroulent, les bosquets, jadis témoins discrets de si douces amours, aujourd'hui disparus sous la ronce et le chardon ; les vasques de marbre dont les cascadilles sont taries pour jamais ; les tritons joufflus, soufflant en leurs conques muettes comme pour jeter un dernier cri de détresse ; les parterres saccagés, les allées défoncées, et sur tout cela des nuées de corbeaux et de pies ; enfin toute la tristesse des Trianons déserts : chansons tendres !

La cloche qui sonne, la rafale qui secoue la fenêtre ; la neige, le vent, la pluie, le soleil, la feuille qui pousse, la feuille qui tombe, la fleurette qui s'entr'ouvre, tout est chanson tendre au cœur du poète, parce que la nature elle-même est une chanson tendre, et que tout est dans la nature !

Ris, gueuse au front magnifiquement casqué d'ébène ou auréolé d'or pâle, ris donc de ton joli rire clair, ris de tes yeux pervers qui nous prennent tout entier ! Ris, car tu sais bien que ta chanson tendre est composée de couplets

faits de nos larmes, de nos désespérances, de ton triomphe à toi, cynique en ta superbe de fille idolâtrée quand même, ris du hochet que tu as brisé! Cette nuit, l'amant que tu as trahi, pleure. Il baise quelques menus objets qu'il t'a volés aux soirs de ses malsaines joies. Il te maudit et t'appelle, il meurtrit ton portrait et évoque ton image adorée; enfin abîmé de douleur, il se jette sur le lit qui fut l'autel où il immola à tes caprices la fleur de ses vingt ans et cherche encore sur l'oreiller le parfum de tes cheveux.

A la même heure, toi, dans quelque music-hall, au bras d'un podagre cossu qui restaure ses ruines avec l'or pur de ta jeunesse, dans la foule tu passes souriante, enivrée de ton luxe, fière de ta honte. Tu sais bien cependant qu'il est un coin perdu en la cité d'Enfer où tu es attendue, où l'on te pardonnera à genoux, tu sais bien que par toi un homme se meurt du mal d'aimer. — Bah! ricanes-tu : chanson tendre!

Mais toi, gentille pâquerette de faubourg, levée avec l'aurore, couchée souvent bien tard dans la nuit sous le toit paternel; toi, mignarde parisienne dont Vénus, un jour de caprice, retroussa d'une chiquenaude le bout de nez rose et embrouilla à plaisir d'un fouillis d'or la nuque blanche; toi qui vas, trottinant, sautillant par les rues, tels tes frères les moineaux, aussi légère, aussi vive et spirituelle; toi qui, courbée à la tâche quotidienne, confectionnes des fleurs, ou piques ton aiguille dans des étoffes de prix; n'as-tu pas au cœur quelque petite chanson tendre?

— « Moi, monsieur, ma chanson est une chanson de bonheur! Je ne connais pas l'envie, je ne connais pas la peine et ne veux plaire qu'à celui qui m'aime et que j'aime. Je vis heureuse dans notre petit chez nous, entre les parents et les petits, frères et sœurs. Le soir nous rassemble sous la tranquille clarté de la lampe. Chaque dimanche,

aux beaux jours, la nichée s'envole aux champs ; mon fiancé nous accompagne. Tous deux, un peu troublés, nous faisons des projets mirifiques pour l'avenir. Au détour des allées, quelquefois, j'accorde à mon futur mari un baiser, mais le vaurien en vole bien une dizaine ; je fais mine de me fâcher et de lui rendre le bouquet de violettes qu'il m'a donné ; alors, que voulez-vous, à voir son chagrin, sachant qu'il conservera toute une semaine le souvenir de cette journée, je lui pardonne de grand cœur. Rentrée, seule en ma chambrette, je rêvasse peut-être trop ; bah ! le jour me trouve guillerette et je pars à l'atelier, goguenardant les galants qui me content des bêtises le long du chemin, et bientôt je reprends mon travail, contente !

« C'est-il ça, monsieur, une chanson tendre ? »

Oui, petite fille de Musette et de Mimi, c'est cela même, la chanson tendre, la chanson de ta vie !

Et couplets et refrains, c'est Delmet qui les chante.

Comme vous devez toutes l'aimer, ce grand charmeur ! Combien il a fait battre vos jeunes cœurs ! vous n'avez pas à en rougir, mignonnes : nous-mêmes, les vieux, à l'apparition de ces mélodies troublantes, avons chanté comme vous *le Petit Chagrin*, *les Stances à Manon ;* et il n'y a pas bien longtemps que le soir, quelques-uns de Montmartre, nous nous réunissions dans l'arrière-boutique d'une guinguette où, le verre en main, nous sacrifiions à Delmet.

Delmet ! Delmet ! on ne voulait que du Delmet ! L'un de nous accompagnait au piano et nous chantions en chœur... Que de douces soirées nous avons passées là avec nos amies disparues, dispersées, arrivées !

. . . . . .

Allons, la belle ! parcours de tes jolis doigts les touches

d'ivoire ; assujettis dans l'or de ta chevelure la rose donnée par l'amant, et prélude :

Pour vous obliger de penser à moi,
D'y penser souvent, d'y penser encore...

Et toi, coquette ouvrière, tout en tournant entre tes jolis doigts les roses de papier à qui ton petit génie semble donner l'illusion de la vie, fredonne tout bas :

Vous êtes si jolie
O mon bel ange blond...

Chante encore, chante la chanson de ta jeunesse, la chanson tendre qui s'envole et dont il ne restera au cœur que le refrain amer !.....

Léonce Burret.

A mes Collaborateurs,
les bons Poètes :

Henri Bernard, Louis Bernard, Stephan Bordèse, Théodore Botrel, Maurice Boukay, Charles Bernard, André Chadourne, Ernest Chebroux, Georges Courteline, Georges Docquois, Léon Durocher, C. Fallot, Pierre Kok, E.-P. Lafargue, Germain Lux, André Magnien, Henri Maigrot, Paul Marinier, Raphël May, Jules Méry, Bertrand Millanvoye, Pierre Normat, Henri Réveille, J. Richard, Armand Silvestre, Léon Suès, Émile de Valmonca,

je dédie ce recueil de ***Chansons Tendres.***

Paul DELMET

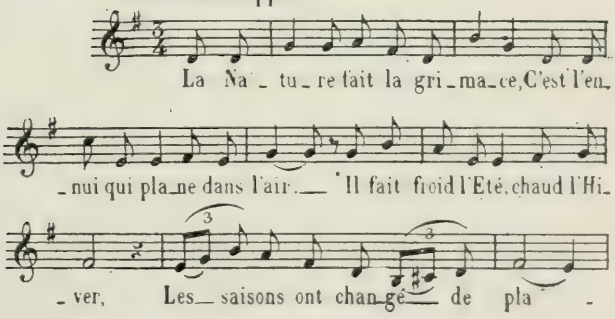
Ami Printemps

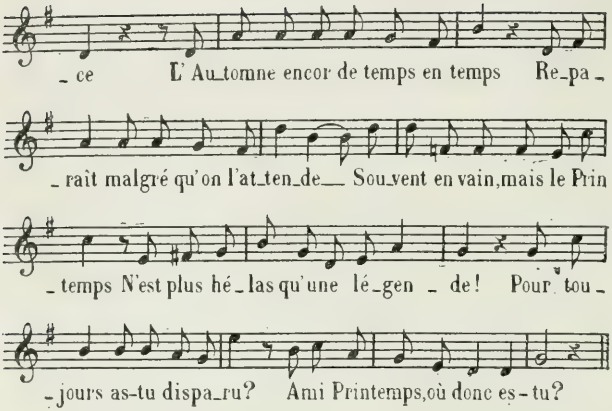
POÉSIE DE

Raphaël May.

Ami Printemps

Mod^to non troppo.





Ami printemps

I

La nature fait la grimace :
C'est l'ennui qui plane dans l'air.
Il fait froid l'Été, chaud l'Hiver :
Les saisons ont changé de place.
L'Automne encor de temps en temps
Reparaît malgré qu'on l'attende
Souvent en vain, mais le Printemps
N'est plus, hélas ! qu'une légende !
Pour toujours as-tu disparu ?
Ami Printemps, où donc es-tu ?

II

Saison où le buisson bourgeonne
Qui réveillais la volupté,
En tout tu l'avais mérité
Ce nom d'ami que je te donne.
Lorsque l'on entend ta chanson
Maintenant, ta voix qui tremblote,
Au cœur fait passer le frisson ;
L'Amour en l'écoutant grelotte !
Pour toujours as-tu disparu ?
Ami Printemps, où donc es-tu ?

III

Sous ton enivrante caresse,
Tous les vieux semblaient rajeunir ;
Lui parlant d'espoir, d'avenir,
Tu souriais à la jeunesse.
Avec tes beaux jours envolés,
Par crainte d'être ridicules,
Croyance et Foi s'en sont allés.
On ne voit que des incrédules !
Pour toujours as-tu disparu ?
Ami Printemps, où donc es-tu ?

IV

Ami Printemps aux doux mystères,
Avant que vienne Messidor,
Nous t'attendrons : reviens encor !
Reviens pour bercer nos chimères ;

Fais pousser les feuilles aux bois,
Chanter les oiseaux dans les branches.
Nous aimerons comme autrefois,
Et nous aurons de gais dimanches.
Pour toujours as-tu disparu ?
Ami Printemps, où donc es-tu ?

Chanson frêle

POÉSIE DE

Maurice Boukay.

CHANSON
FRÊLE

All^tto non troppo.

Vous semblez u_ne ro_se ro _ se Qui

fut un lys et s'en sou _ vient: Au

cresc.

. moin_dre fris_son qui sur _ vient, Sous la can _

_ deur la ro _ se est ro _ se.... Vous

semblez u _ ne ro_se ro _ se.

Chanson frêle

I

Vous semblez une rose rose
Qui fut un lys et s'en souvient :
Au moindre frisson qui survient,
Sous la candeur la rose est rose...
Vous semblez une rose rose.

II

Vos yeux sont deux perles d'opale
Où tremblent deux gouttes d'azur,
Tel qu'un reflet du ciel moins pur
Suffit à troubler leur bleu pâle...
Vos yeux sont deux perles d'opale.

III

Votre lèvre est la sensitive
Qui s'effarouche d'un baiser,
D'un baiser qui voudrait oser,
Et s'envole, abeille craintive...
Votre lèvre est la sensitive.

IV

Votre amour est tel que je l'aime
Il se dérobe à tous les yeux,
Rose ou lys, lys mystérieux,
Votre amour a peur de lui-même
Et voilà pourquoi je vous aime !

Beau Page

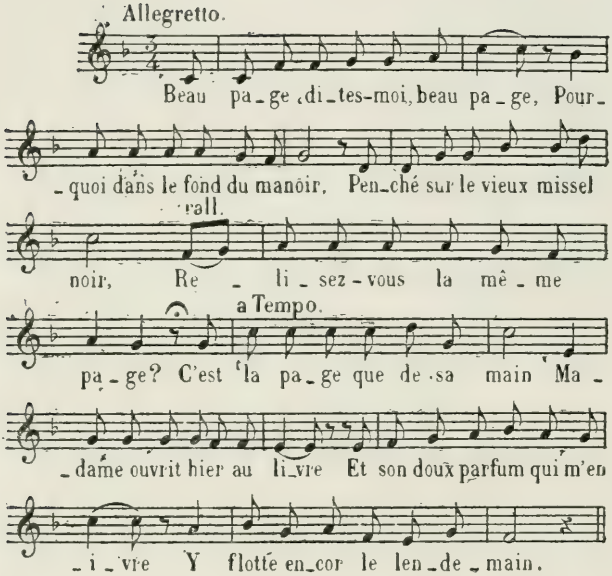
POÉSIE DE

Pierre Normat.

« C'est la page que de sa main
« Madame ouvrit hier au livre... »

P. V.

Beau Page



I

Beau page, dites-moi, beau page,
Pourquoi dans le fond du manoir,
Penché sur le vieux missel noir,
Relisez-vous la même page ?
C'est la page que de sa main
Madame ouvrit hier au livre
Et son doux parfum qui m'enivre
Y flotte encor le lendemain.

II

Beau page, dites-moi, beau page,
Pourquoi dans le fond du manoir
Penché sur le vieux missel noir,
Frissonner à la même page ?
Les lignes que ses yeux lisaient
Me font revoir encor madame,
Je retrouve un peu de son âme
Aux mots d'amour qui la grisaient.

III

Beau page, dites-moi, beau page.
Pourquoi dans le fond du manoir,

Penché sur le vieux missel noir,
Pleurez-vous à la même page ?
Dans le vieux livre délaissé
Je retrouve son cœur frivole
Au feuillet que, de sa main folle,
En souriant, elle a froissé.

IV

Pleurez, frissonnez, mon beau page,
Quand l'avenir est triste et noir,
Il est doux, au fond du manoir,
De relire une vieille page.

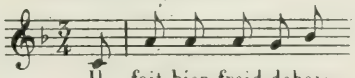
Chanson libertine

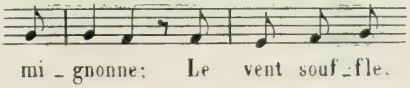
POÉSIE DE

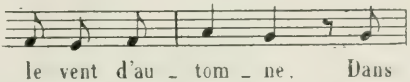
J. Richard.

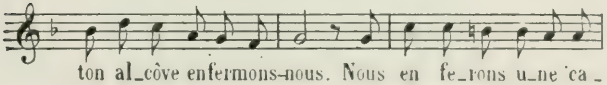
Chanson libertine

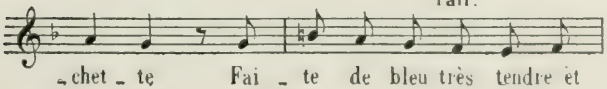
And.^no con espressivo.

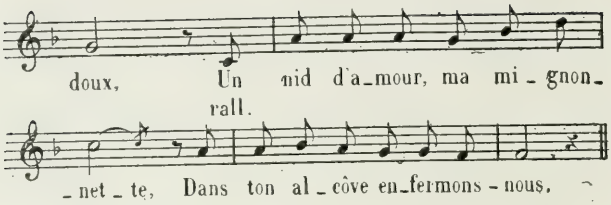












Chanson libertine

I

Il fait bien froid dehors, mignonne ;
Le vent souffle, le vent d'automne.
Dans ton alcôve enfermons-nous.
Nous en ferons une cachette
Faite de bleu très tendre et doux,
Un nid d'amour, ma mignonnette...
Dans ton alcôve enfermons-nous.

II

J'aime l'ombre voluptueuse.
Mets-toi plus près, plus près, frileuse,
Dans ton alcôve enfermons-nous !
Mets ta tête mignonne et blonde
Sur mon cœur plein de baisers fous,
Et rêvons d'être seuls au monde...
Dans ton alcôve enfermons-nous.

III

Ta chemisette est parfumée,
Viens dans mes bras, ma bien-aimée ;
Dans le duvet blottissons-nous ;
Je connais de lentes caresses...
Je te dirai des mots très doux,
Mon cœur est fleuri de tendresses...
Dans ton alcôve enfermons-nous.

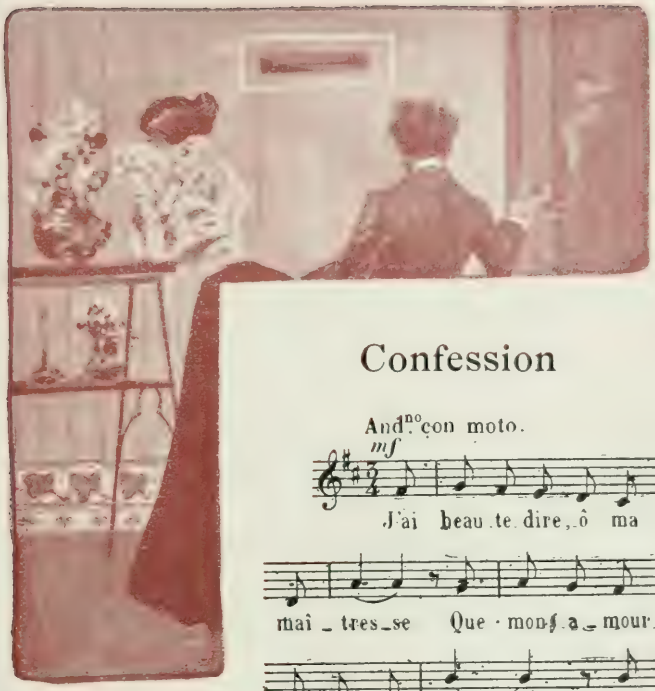
IV

De la brise entends-tu la plainte ?
Rideaux tirés... lumière éteinte...
Dans le duvet blottissons-nous.
Donne-moi tes lèvres de roses,
Tes baisers parfumés et doux,
Et dans la nuit,... taisons ces choses...
Dans le duvet blottissons-nous.

Confession

POÉSIE DE

André Chadourne.

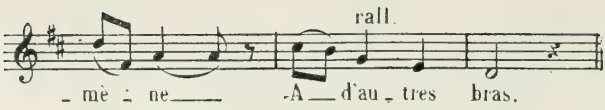


Confession

Andno con moto.

mf

J'ai beau te dire, ô ma maî_tres_se Que mon f a_mour et ma ten_drés_se Res_te_ront les mêmes sans ces_se, Ne_me crois pas! Il faut, hé_las! chaque se_mai_ne, Ou pour le moins chaque quinzaine, Que mon fol amour se pro_



Confession

I

J'ai beau te dire, ô ma maîtresse,
Que mon amour et ma tendresse
Resteront les mêmes sans cesse,
Ne me crois pas !
Il faut, hélas ! chaque semaine,
Ou pour le moins chaque quinzaine,
Que mon fol amour se promène
A d'autres bras.

II

Que ça te laisse froide ou triste,
A mes goûts jamais ne résiste.
Tu le sais bien ! je suis artiste...
Ne m'en veux pas !
Après une course volage,
Peut-être que demain, plus sage,
Tu me verras vers le bocage
Tourner mes pas.

III

Alors, pardonnant à ma faute,
Laisse-moi revenir ton hôte ;
Et si je m'assieds côte à côte,
Ne t'enfuis pas !
Mais en face de la nature,
Assis sur un lit de verdure,
Célébrons cet amour qui dure
Jusqu'aux lilas.

Le Cœur du Poète

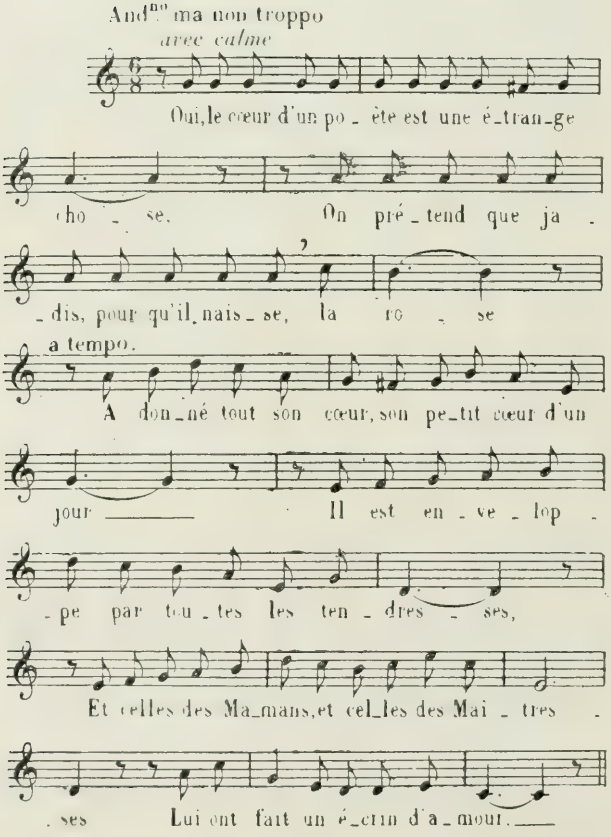
POÉSIE DE

C. Fallot.

« Oui, le cœur du poète est une étrange chose. »

C. Fallot.

Le Cœur du Poète



I

Oui, le cœur du poète est une étrange chose.
On prétend que jadis, pour qu'il naisse, la rose
A donné tout son cœur, son petit cœur d'un jour.
Il est enveloppé par toutes les tendresses,
Et celles des Mamans, et celles des Maîtresses
Lui ont fait un écrin d'amour.

II

Il sait tous les baisers des lèvres amoureuses
Faisant pâmer, le soir, les amantes heureuses
Qui rêvent dans la nuit, sous le ciel radieux ;
Il sait tous les baisers qui font pleurer les mères,
Quand les petits enfants ont des peines amères ;
Il sait les durs baisers d'adieux.

III

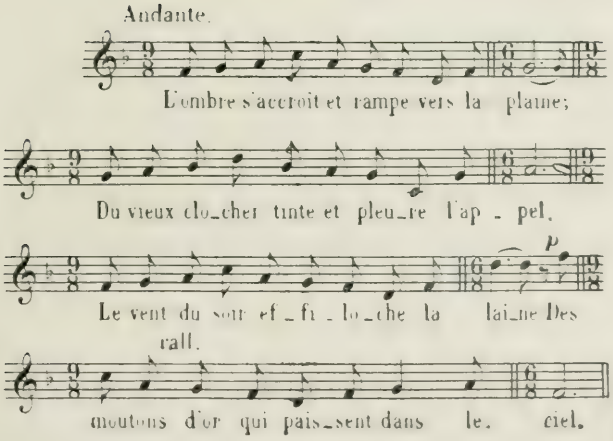
Pour lui le vent du soir chante des harmonies
Dont, seul, il peut savoir les douceurs infinies ;
Il prend, pour lui parler, l'âme tendre des fleurs.
Oui, le cœur du poète est fait d'étranges choses.
On prétend que jadis, pour qu'il naisse, les roses
Dans le ciel ont jeté leurs cœurs.

L'Étoile du Berger

POÉSIE DE

Léon Durocher.

L'Étoile du Berger



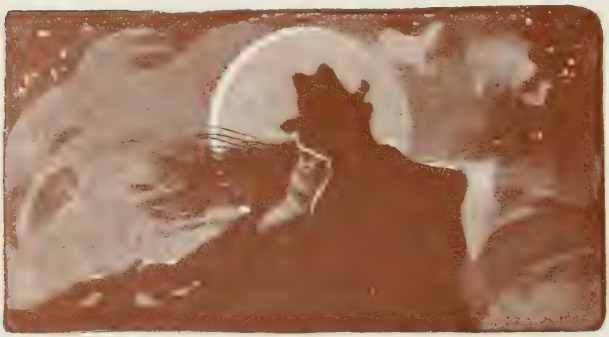
L'Étoile du Berger

I

L'ombre s'accroit et rampe vers la plaine ;
Du vieux clocher tinte et pleure l'appel.
Le vent du soir effiloche la laine
Des moutons d'or qui paissent dans le ciel.

II

Rentrons, ma mie, en suivant la saulée,
Ton corps mignon blotti contre mon bras ;
Un souffle tiède embaume la vallée
Et nous invite à ralentir nos pas.



III

Arrêtons-nous, puisque la brise est douce,
Puisque la lune argente le chemin,

Puisque les fleurs scintillent sur la mousse,
Puisque ton cœur palpite sous ma main.

IV

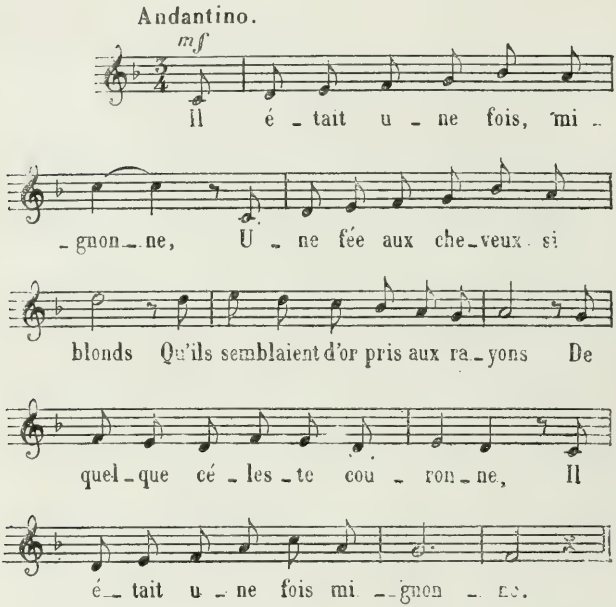
Arrêtons-nous près du ruisseau qui passe :
Cueillons les fruits du mystique verger ;
Et qu'en tes yeux où rayonne l'espace
Brille pour moi l'étoile du berger !

La Fée aux Cheveux d'or

POÉSIE DE

Maurice Boukay.

La Fée aux Cheveux d'or



I

Il était une fois, mignonne,
Une fée aux cheveux si blonds
Qu'ils semblaient d'or pris aux rayons
De quelque céleste couronne,
Il était une fois, mignonne.

II

Vers les étangs, près des pervenches,
Le fils du Roi la vit passer,
Voulut ses cheveux embrasser :
La Vierge s'enfuit sous les branches,
Vers les étangs, près des pervenches.

III

Nymphes des bois, sylphes de l'onde
La cherchèrent longtemps, longtemps;
S'en revinrent près des étangs,
Las d'avoir fait le tour du monde,
Nymphes des bois, sylphes de l'onde.

IV

Soudain, vers les blondes étoiles,
Un feu follet prit son essor :
C'était la fée aux cheveux d'or
Qui s'en allait pure et sans voiles,
Briller vers les blondes étoiles.

V

Si le fils du Roi, ma mignonne,
Vers tes beaux cheveux tend sa main,
Dis-lui de passer son chemin,
Pour qu'un jour ta beauté rayonne
Comme la fée au ciel, mignonne.

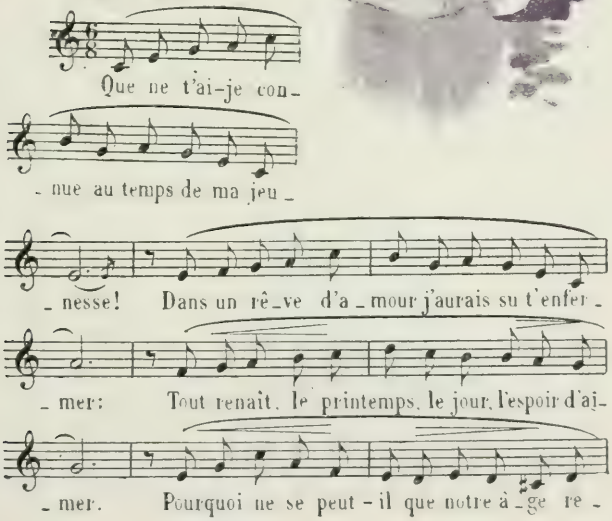
Mélancolie

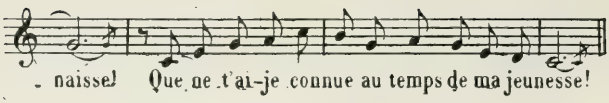
POÉSIE DE

Armand Silvestre.

Mélancolie

, bien chanté.





Mélancolie

I

Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse!
Dans un rêve d'amour j'aurais su t'enfermer :
Tout renaît, le printemps, le jour, l'espoir d'aimer.
Pourquoi ne se peut-il que notre âge renaisse !
Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse!

II

Que ne t'ai-je trouvée au revers d'un chemin,
Sur la route perdue et de tous rebutée !
Doucement, dans mes bras, je t'aurais emportée,
Un baiser sur le front et des fleurs dans la main.
Que ne t'ai-je trouvée au revers d'un chemin !

III

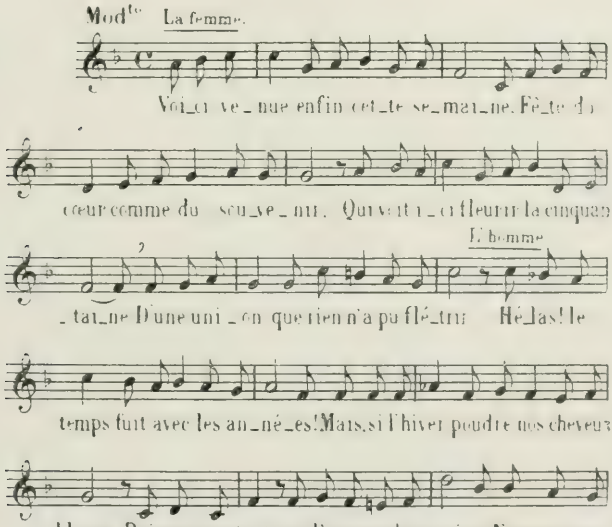
Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie !
L'or fragile et vivant de mes bonheurs perdus,
Ce que m'ont pris le rêve et les baisers vendus !...
Comme un prêtre à l'autel, que ne t'ai-je servie !
Que ne t'ai-je donné le meilleur de ma vie !

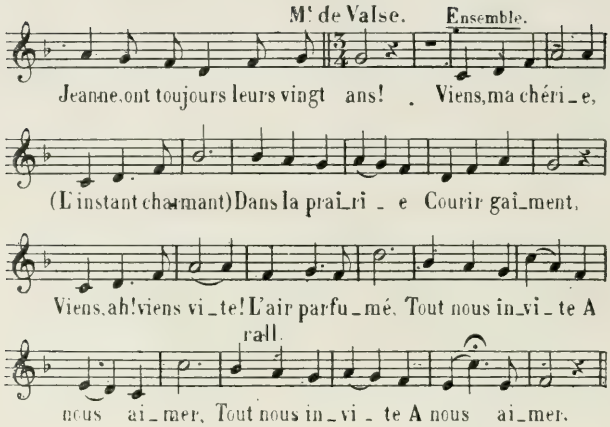
La Cinquantaine

POÉSIE DE

Georges Courteline.

Duo sentimental





La Cinquantaine

I

Voici venue enfin cette semaine,
Fête du cœur comme du souvenir,
Qui voit ici fleurir la cinquantaine
D'une union que rien n'a pu flétrir.
Hélas ! le temps fuit avec les années !
Mais, si l'hiver poudre nos cheveux blancs,
Baisons pourtant nos lèvres embaumées !
Nos cœurs, ma Jeanne, ont toujours leurs vingt ans !
Viens, ma chérie
(L'instant charmant !)
Dans la prairie
Courir gaiment.
Viens ! ah ! viens vite !
L'air parfumé,

Tout nous invite, *bis*
A nous aimer !

II

En vain les ans, fuyant à tire-d'ailes,
Sur nos baisers luirent cinquante fois ;
Le même feu qui darde en mes prunelles
Garde à mon front ses pudeurs d'autrefois.
Viens donc encore, étrange magicienne,
Griser mon œil de tes charmes troublants.
En rougissant, mets ta main dans la mienne.
Nos cœurs, ma Jeanne, ont toujours leurs vingt ans !

Viens, ma sirène,
Comme autrefois,
Courir, ma reine,
Au fond des bois.
Viens de ma vie
Astre pâmé !
Tout nous convie, *bis*
A nous aimer.

III

Toc, toc ! Qui frappe à cette heure à la porte ?
Ciel ! c'est la mort ! Jeanne, ne tremble pas.
La mort n'est rien, si notre amour plus forte,
Survit encore au plus prochain trépas.
Dans le cercueil, où nos cendres glacées
Sommeilleront en l'horreur des néants,
Pour nous chérir au bout de mille années,
Nos cœurs, ma Jeanne, auront encor vingt ans !
Viens sous la nue !
Entends vraiment
La voix émue
De ton amant !
L'instant suprême
Prêt à sonner
Veut que l'on s'aime !
Viens nous aimer. } *bis*

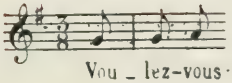
Liberté

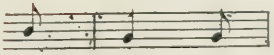
POÉSIE DE

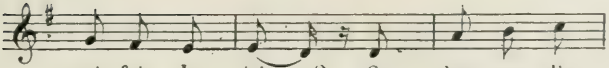
Stephan Bordèse.

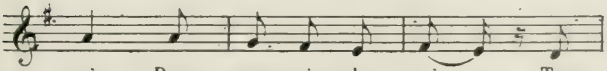
Liberté

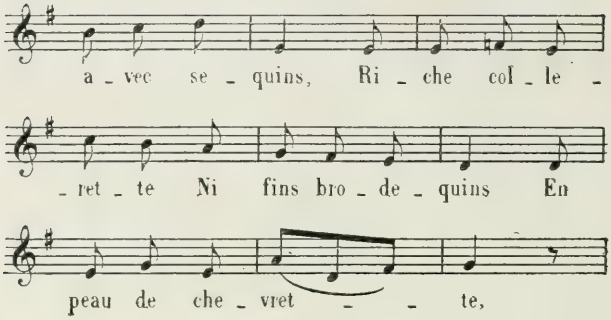
Allegro.











Liberté

Voulez-vous savoir
Ce qui fait la joie ?
Ce n'est pas d'avoir
Beau pourpoint de soie,
Toque avec sequins,
Riche collerette,
Ni fins brodequins
En peau de chevrette.

Ce n'est pas d'avoir
Le titre de page,
Titre sans pouvoir
Qui n'est qu'esclavage,
D'être le jouet
D'une châtelaine,
Servant à souhait
Ses jeux ou sa peine.

Ce n'est pas, la nuit,
D'aller en gondole
Promener l'ennui
De la belle idole,
En lui récitant
Des vers faits pour elle,
Ou bien lui chantant
Quelque ritournelle

Ni de son baiser
Endurer l'ivresse,
Sans jamais oser
Lui dire : « Maîtresse,
Reçois à ton tour
La même caresse,
Amour pour amour,
Je t'aime, maîtresse ! »

Non, le vrai bonheur
Est de vivre libre,
A ces mots mon cœur
S'ensoleille et vibre.
Reprenez pourpoint,
Toque et collerette,
Et ne croyez point
Que je les regrette.

J'emporte seize ans
Pour bagage unique ;
Seize beaux printemps
Font riche tunique,

Et je vais errer
Libre à l'aventure,
Heureux de chanter
Pour Dame *Nature !*

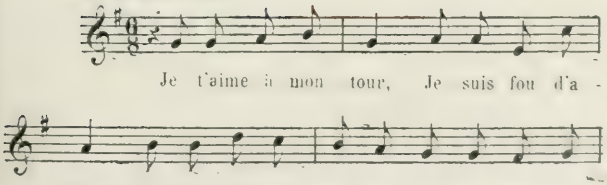
Folie d'Amour

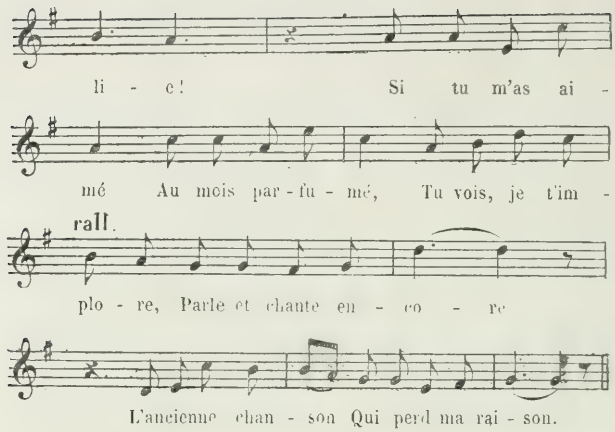
POÉSIE DE

Pierre Kok.

Folie d'Amour

Andantino.





Folie d'Amour

I

Je t'aime à mon tour,
Je suis fou d'amour,
O ma tendre amie,
Guéris ma folie !
Si tu m'as aimé
Au mois parfumé,
Tu vois, je t'implore,
Parle et chante encore
L'ancienne chanson
Qui perd ma raison.

II

Oui, j'ai méconnu
Ton charme ingénu,
Ta douce caresse,
Ton air de tristesse,
Et chaque matin
Un charmant lutin
Vient dans ma chambrette
Me conter fleurette,
Mais je pleure en vain,
Le front dans ma main.

III

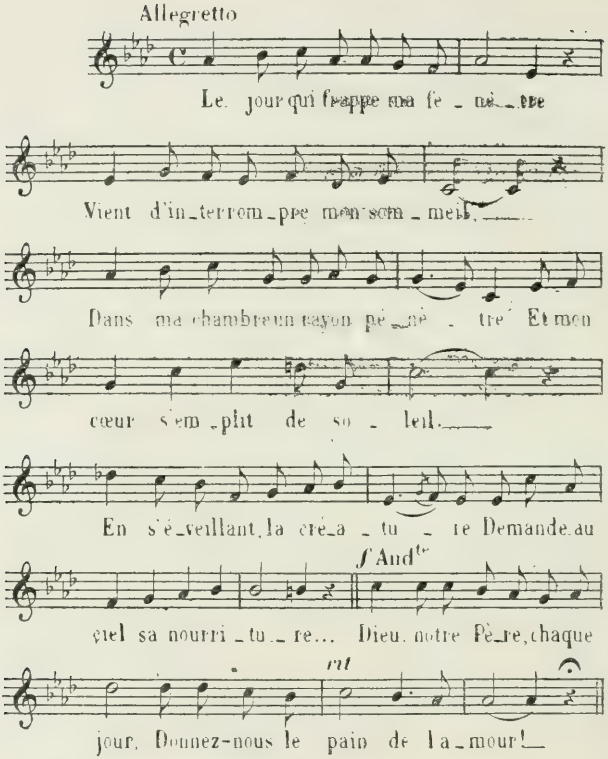
Et voilà pourquoi,
En pensant à toi,
Gente demoiselle
Parfois trop cruelle,
Mon cœur affolé
Loin s'en est allé.
Et telle est l'histoire
Sans beaucoup de gloire
Du beau troubadour
Qui mourra d'amour.

Le Pain de l'Amour

POÉSIE DE

Léon Durocher.

Le Pain de l'Amour



I

Le jour qui frappe ma fenêtre
Vient d'interrompre mon sommeil ;
Dans ma chambre un rayon pénètre,
Et mon cœur s'emplit de soleil...

En s'éveillant, la créature
Demande au Ciel sa nourriture...
Dieu, notre Père, chaque jour,
Donnez-nous le pain de l'amour !

II

Pour braver les soucis moroses
Je réclame au maître des cieux
Le pur froment des lèvres roses,
La douce manne des yeux bleus...
Sans un clair regard qui l'enivre,
Sans un baiser, qui pourrait vivre ?...
Dieu, notre Père, chaque jour,
Donnez-nous le pain de l'amour !

III

Bien que, nourrice antique et sainte,
La terre produise le pain,
Vers l'infini monte la plainte
Des malheureux mourant de faim...

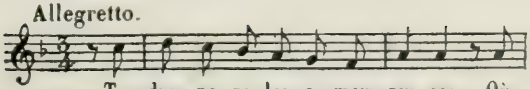
Mais la mort est bien plus cruelle
De ceux que dédaigne une belle...
Dieu, notre Père, chaque jour,
Donnez-nous le pain de l'amour !

Amour infidèle

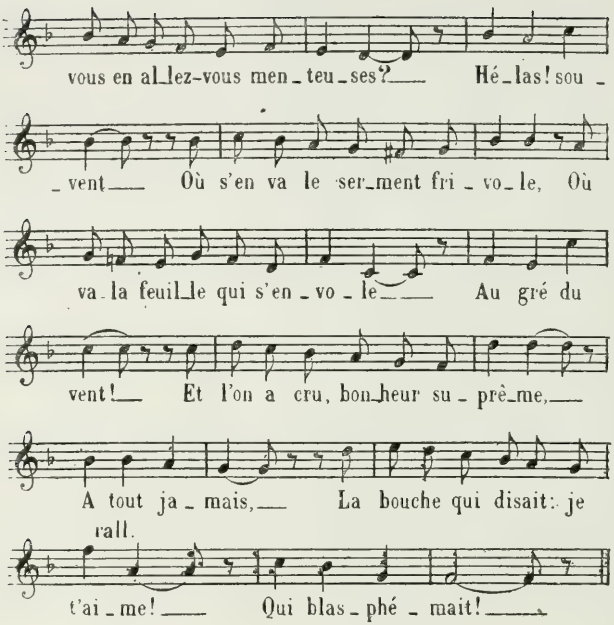
POÉSIE DE

Raphaël May.

Allegretto.



Ten_dres pa_ro_les a_mou_reu_ses Où



Amour infidèle

I

Tendres paroles amoureuses,
Où vous en allez-vous, menteuses ?
Hélas ! souvent
Où s'en va le serment frivole,
Où va la feuille qui s'envole
Au gré du vent !

Et l'on a cru, bonheur suprême,
A tout jamais,
La bouche qui disait : je t'aime !
Qui blasphémait !

II

Regard divin, tendre sourire
Qui vous appelle, vous attire
Et vous surprend,
Où, tout ému, vaincu d'avance,
Naïvement et sans défense,
Le cœur s'éprend ;
Sourire qui semble candide,
Dont la beauté
Sert à dissimuler, perfide,
La fausseté !

III

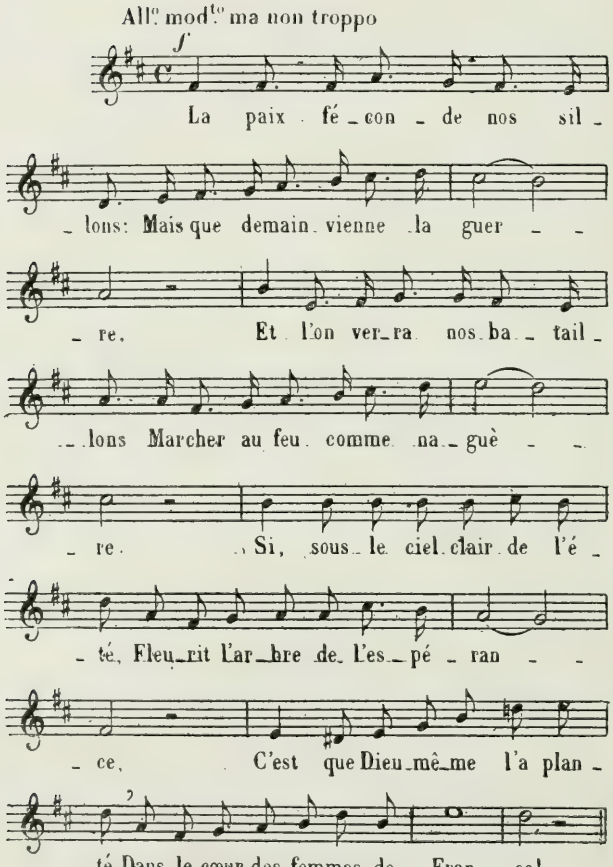
Et vous, enivrantes caresses,
Voluptueuses et traîtresses,
Baisers de feu ;
Etreinte folle où seule une âme
S'abandonne et, grimace infâme
Qui n'est qu'un jeu.
Puis, tout fuit et dans la souffrance,
Le front pâli,
On ne garde que l'espérance,
Du temps, l'oubli !

Les Femmes de France

POÉSIE DE

Armand Silvestre.

Les Femmes de France



I

La paix féconde nos sillons :
Mais que demain vienne la guerre.
Et l'on verra nos bataillons
Marcher au feu comme naguère.
Si, sous le ciel clair de l'été,
Fleurit l'arbre de l'espérance,
C'est que Dieu même l'a planté
Dans le cœur des femmes de France !

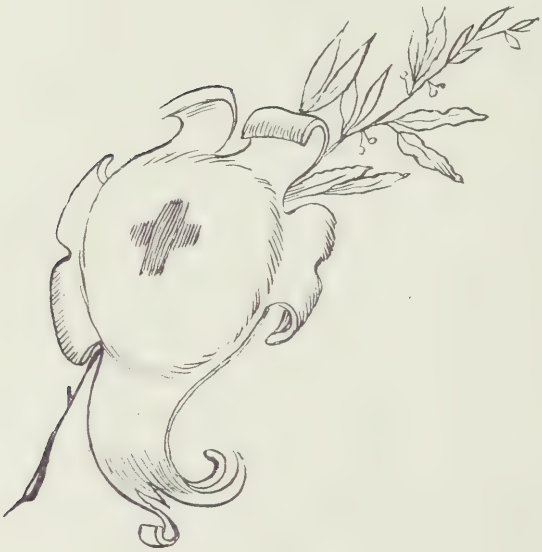
II

La terre ne boit plus le sang
Des blessés aux heures amères ;
Sur ceux qui tombent dans le rang
Veillent les femmes et les mères.
Si par les balles dévasté,
Fleurit l'arbre de l'espérance,
C'est que Dieu même l'a planté
Dans le cœur des femmes de France !

III

Sous le talon des oppresseurs,
Nos angoisses où donc sont-elles ?
C'est par les mères et les sœurs
Que les races sont immortelles !

Si, dans l'air de la liberté,
Fleurit l'arbre de l'espérance,
C'est que Dieu même l'a planté
Dans le cœur des femmes de France !

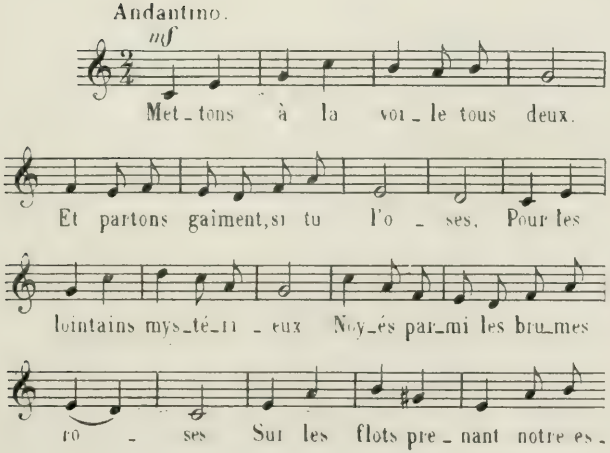


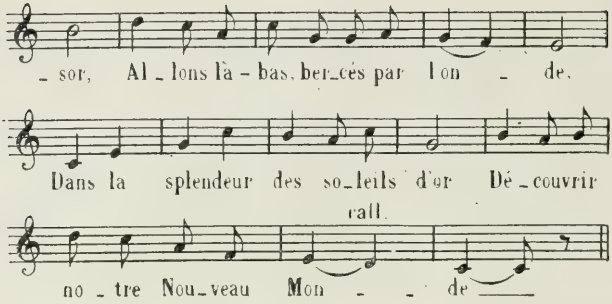
Idylle lointaine

POÉSIE DE

Léon Durocher.

Idylle lointaine





Idylle lointaine

I

Mettons à la voile tous deux,
Et partons gaîment, si tu l'oses,
Pour les lointains mystérieux
Noyés parmi les brumes roses;
Sur les flots prenant notre essor,
Allons là-bas, bercés par l'onde,
Dans la splendeur des soleils d'or,
Découvrir notre Nouveau Monde.

II

Mollement sachons atterrir
Au bord de quelque île déserte
Qui devra nous appartenir,
Par nous seuls étant découverte.

Autour de ton front voltigeant,
Blonde mie aux yeux de sirène,
Des oiseaux bleus au bec d'argent,
Diront : « Salut à notre reine ! »

III

Or si quelque étranger brutal
Veut nous voler la douce grève,
Comme on tient au pays natal,
Nous tiendrons au pays du rêve.
Près des flots tu me souriras,
Me versant de divines fièvres ;
Et pour tombeau prenant tes bras,
Je saurai mourir sur tes lèvres !

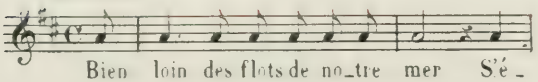
L'Ile des Baisers

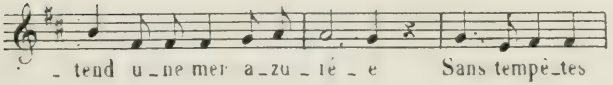
POÉSIE DE

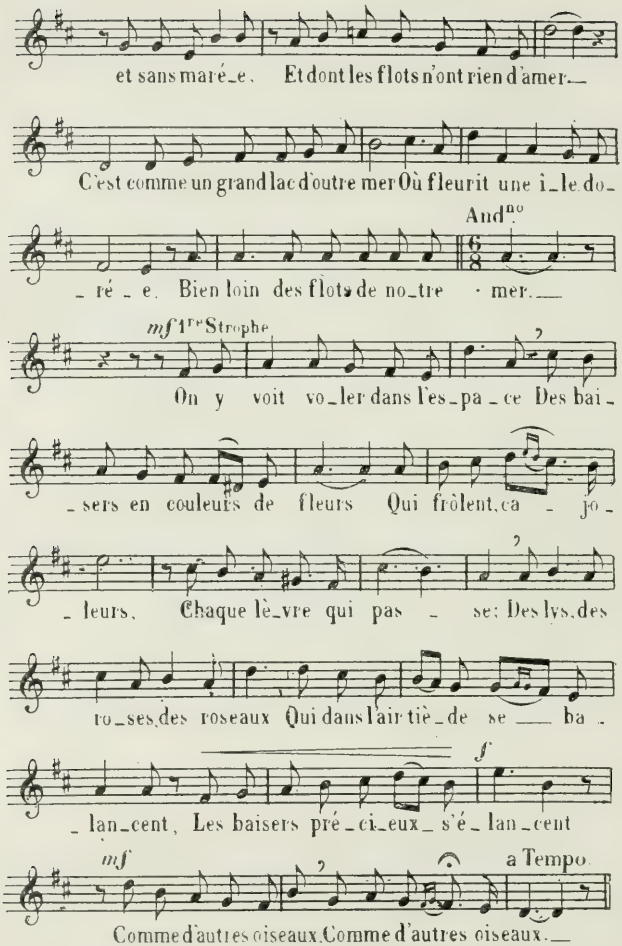
Jules Méry.

L'ILE
DES
BAISERS

Moderato.


Bien loin des flots de no_tre mer S'é_


_ tend u_ne mer a_zu_lé_e Sans tempê_tes


et sans maré_e. Et dont les flots n'ont rien d'amer.—
C'est comme un grand lac d'outre mer Où fleurit une i_le do_
And^no
_ré_e. Bien loin des flots de no_tre · mer.—
mf 1re Strophe
On y voit vo_ler dans l'es_pa_ce Des bai_
_sers en couleurs de fleurs Qui frôlent,ca_jo_
_leurs. Chaque lè_vre qui pas_se; Des lys,des
ro_ses,des roseaux Qui dans l'air tiè_de se — ba_
f
_lan_cent, Les baisers pré_ci_eux_s'é_lan_cent
mf
a Tempo.
Comme d'autres oiseaux,Comme d'autres oiseaux.—

L'Ile des Baisers

Bien loin des flots de notre mer.
S'étend une mer azurée,
Sans tempêtes et sans marée.
Et dont les flots n'ont rien d'amer :
C'est comme un grand lac d'outre-mer
Où fleurit une île dorée,
Bien loin des flots de notre mer.....

I

On y voit voler dans l'espace
Des baisers en couleurs de fleurs
Qui frôlent, cajoleurs,
Chaque lèvre qui passe ;
Des lys, des roses, des roseaux
Qui dans l'air tiède se balancent.
Les baisers précieux s'élancent
Comme d'autres oiseaux.

II

Jamais farouches, toujours mièvres,
Ils lutinent, matins et soirs,
Sur les jolis perchoirs
Que leur offrent les lèvres.
Avec des rires plein les dents,
Les filles vont tendre, câlines,
Le réseau de leurs mousselines
Aux baisers imprudents.

III

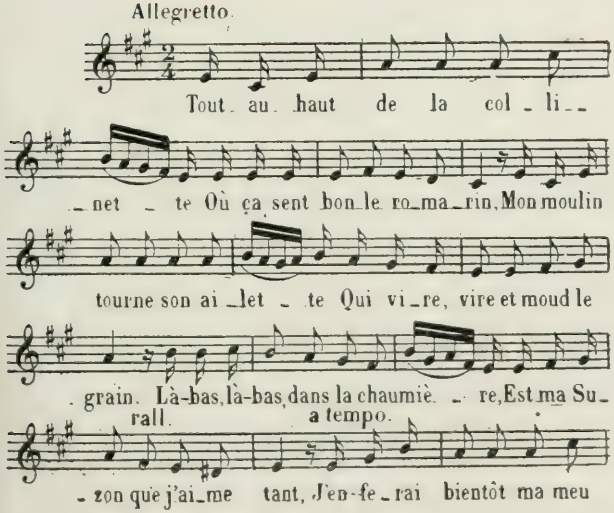
Et quand brille un jour d'épousailles,
Tout un bataillon de baisers,
Autour des épousés,
S'élève des broussailles !
Ils sont joyeux et triomphants,
Et, cortège en parfum de rose,
Leur essaim caressant se pose
Sur les doigts des enfants

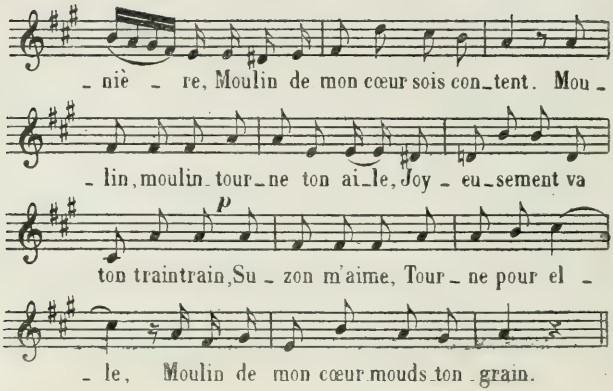
Mon Moulin

POÉSIE DE

J. Richard.

Mon Moulin


Allegretto.
Tout au haut de la col li
net te Où ça sent bon le ro ma rin, Mon moulin
tourne son ai let te Qui vi re, vire et moud le
grain. Là-bas, là-bas, dans la chaumiè re, Est ma Su
rall.
a tempo.
zon que j'ai me tant, J'en fe rai bientôt ma meu



Mon Moulin

I

Tout au haut de la collinette
Où ça sent bon le romarin,
Mon moulin tourne son ailette
Qni vire, vire et moud le grain.
Là-bas, là-bas, dans la chaumière
Est ma Suzon que j'aime tant ;
J'en ferai bientôt ma meunière,
Moulin de mon cœur, sois content.
Moulin, moulin, tourne ton aile,
Joyeusement va ton train-train :
Suzon m'aime. Tourne, pour elle,
Moulin de mon cœur, mouds ton grain !

II

Regardez la blanche poussière
Que mon moulin fait du blé roux...
Le bon temps, la chaude lumière !
Ohé ! le bonheur est chez nous.
Mais que vois-je ? Suzon ! C'est elle !
Que l'on porte en terre là-bas...
Mon Dieu, que ma peine est cruelle !
Va, moulin, ne t'arrête pas !
Moulin, moulin, tourne ton aile,
Et sous ta meule, avec ton grain,
Écrase à présent ma cervelle,
Mon pauvre cœur et mon chagrin.

L'Ancienne

POÉSIE DE

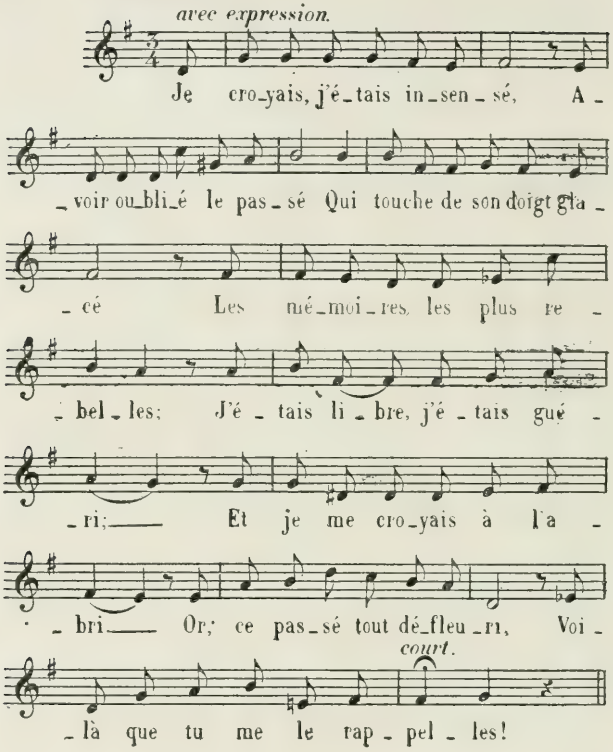
Georges Docquois.

Avec ce visage abattu
Et ce corps tristement vêtu,
Dis-moi, que me rapportes-tu ?
De l'amour après tant d'années ? »

. . . . . .

GEORGES DARGOIS.

L'Ancienne



I

Je croyais, j'étais insensé,
Avoir oublié le passé
Qui touche de son doigt glacé
Les mémoires les plus rebelles ;

J'étais libre, j'étais guéri
Et je me croyais à l'abri.
Or, ce passé tout défleuri
Voilà que tu me le rappelles !

II

Il est donc bien vrai qu'ici-bas,
Hélas ! ma chère on ne peut pas,
Sans se retourner sur ses pas,
Marcher de l'avant, quoi qu'on fasse.
Quel est l'ironique destin
Qui, rallumant l'amour éteint,
Nous remet ainsi, ce matin,
Soudain, tous les deux, face à face ?

III

Avec ce visage abattu
Et ce corps tristement vêtu,
Dis-moi, que me rapportes-tu ?
De l'amour, après tant d'années ?
Ne sens-tu pas combien quinze ans
Ont fait nos pauvres cœurs pesants
Et par quels souvenirs cuisants
Nos pauvres âmes sont fanées ?

IV

Et cependant, malgré le temps,
Nous sommes là, tout palpitants,
Je te regarde, tu m'entends,
Et le vieil amour se réveille.
Mettons-nous donc à sa merci,
Ma chère, et puisque me voici,
Aimons-nous encor, sans souci
Du lendemain ni de la veille.

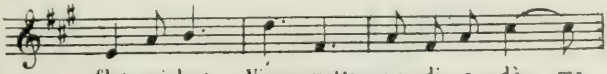
Reine Blonde

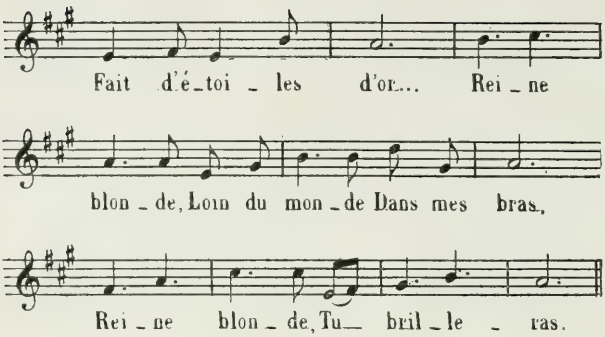
POÉSIE DE

Léon Durocher.

REINE BLONDE

All.^tto ben mod.^to





Reine Blonde

I

Simple fille que j'aime,
Sur le flot, le flot qui dort,
Viens mettre un diadème
Fait d'étoiles d'or...
Reine blonde,
Loin du monde,
Dans mes bras,
Reine blonde,
Tu brilleras !

II

J'offre à ton clair visage
Le miroir diamanté
D'un beau ciel sans nuage
Sous toi reflété.

Reine blonde,
Loin du monde,
Dans mes bras,
Reine blonde,
Tu souriras !

III

Le vent des douces fièvres
Parfumant l'infini bleu
Sèmera sur nos lèvres
Des baisers de feu...
Reine blonde,
Loin du monde,
Dans mes bras,
Reine blonde,
Tu chanteras !

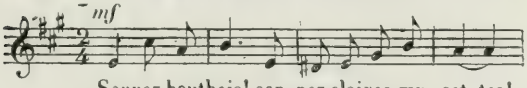
IV

Tu dormiras toi-même
Sur le flot, le flot qui dort,
Gardant ton diadème
Fait d'étoiles d'or...
Reine blonde,
Loin du monde,
Dans mes bras,
Reine blonde,
Tu dormiras.

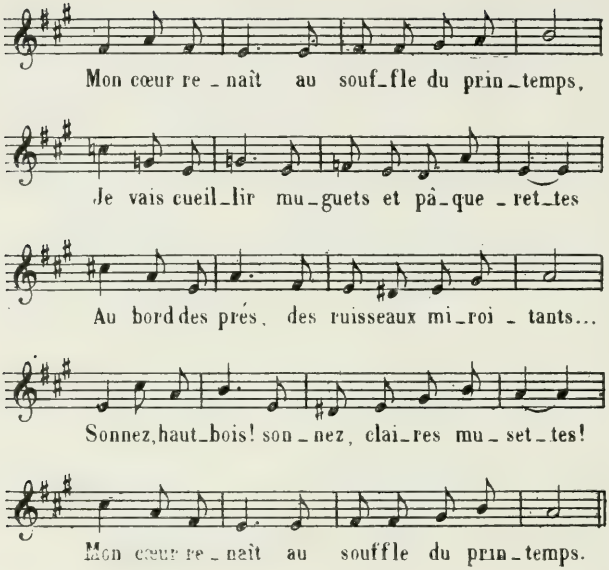
Sonnez, Musettes

POÉSIE DE

Léon Durocher.



Sonnez, hautbois! son_nez, claires mu_set_tes!



Sonnez, Musettes!

I

Sonnez, hautbois ! sonnez, claires musettes !
Mon cœur renait au souffle du printemps.
Je vais cueillir muguets et pâquerettes
Au bord des prés, des ruisseaux miroitants...
Sonnez, hautbois ! sonnez, claires musettes !
Mon cœur renait au souffle du printemps.

II

Voici venir la saison des pervenches,
Voici venir la saison des amours!
Le sombre hiver avait glacé les branches,
Et des pinsons enchaîné les discours...
Voici venir la saison des pervenches,
Voici venir la saison des amours!

III

Dans mes refrains pétille la jeunesse,
Et sur ma lèvre éclosent des baisers.
La brume fuit emportant la tristesse,
Il pleut partout des rayons irisés...
Dans mes refrains pétille la jeunesse,
Et sur ma lèvre éclosent des baisers.

IV

Sonnez, hautbois! sonnez, claires musettes!
Mon cœur renaît au souffle du printemps.
Je vais cueillir muguets et pâquerettes

Pour ma mignonne aux regards éclatants...
Sonnez, hautbois ! sonnez, claires musettes !
Mon cœur renaît au souffle du printemps.

Sur l'herbe follette

POÉSIE DE

Léon Durocher.

Sur l'herbe follette

Mod.to ma non troppo

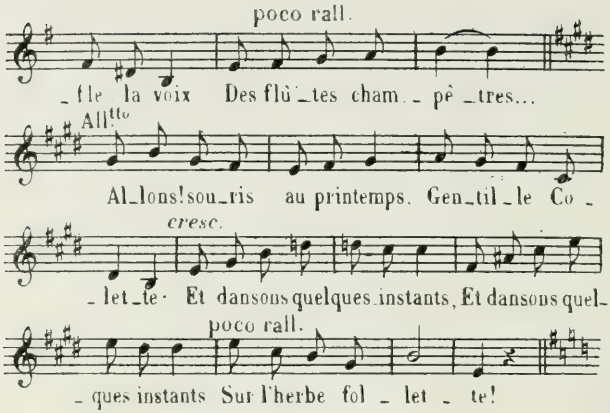
mf

Pourquoi baigner de tes pleurs La ver_te fou_

_gè _ re, Lors_que sur les prés en fleurs

Rit main_te ber _ gè _ re? Fo_lâ_trant au

bord des bois, Le long des grands hêtres, Le printemps gou_



Sur l'herbe follette

I

Pourquoi baigner de tes pleurs
La verte fougère,
Lorsque sur les prés en fleurs
Rit mainte bergère?
Folâtrant au bord des bois,
Le long des grands hêtres,
Le printemps gonfle la voix
Des flûtes champêtres....

Allons! souris au printemps,
Gentille Colette:
Et dansons quelques instants,
Sur l'herbe follette!

II

Sous les étendards du roi
Ton galant chemine ;
Et l'on prétend, sur ma foi !
Qu'il a fière mine.
Il reviendra, ton vainqueur !
Redressant la taille,
S'il ne reçoit dans le cœur
Des grains de mitraille.

Allons ! sèche ton œil noir,
Gentille Colette :
Et dansons jusqu'à ce soir,
Sur l'herbe follette !

III

Si dans l'ardeur des combats
Ton galant succombe,
En ton cœur ne creuse pas
D'éternelle tombe.
Car s'il ne revient jamais
Te nommer sa reine,
Galamment je te promets
De calmer ta peine.

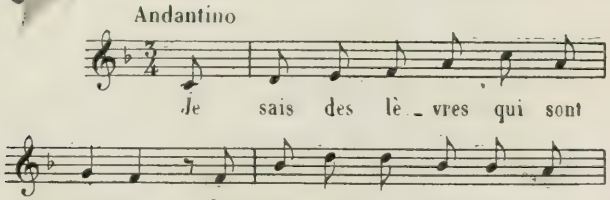
Allons ! donne-moi ta main,
Gentille Colette
Et dansons jusqu'à demain,
Sur l'herbe follette !

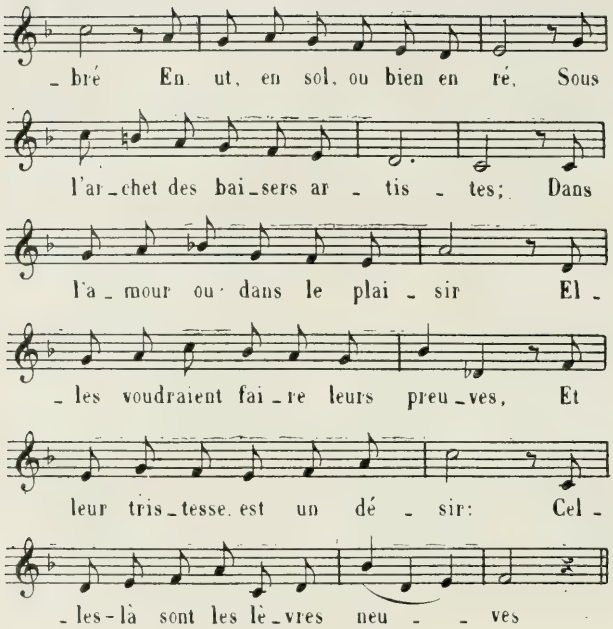
La Tristesse des Lèvres

POÉSIE DE

Charles Bernard.

La Tristesse des Lèvres





La Tristesse des Lèvres

I

Je sais des lèvres qui sont tristes
De n'avoir pas encor vibré
En ut, en sol, ou bien en ré,
Sous l'archet des baisers artistes;

Dans l'amour ou dans le plaisir
Elles voudraient faire les preuves,
Et leur tristesse est un désir :
Celles-là sont les lèvres neuves.

II

D'autres sont tristement hautaines
Comme des Princesses d'exil ;
D'autres ont le charme subtil
Et las des douleurs incertaines ;
Leur sourire pâle et distrait
Evoque d'anciennes épreuves,
Et leur tristesse est un regret :
Celles-là sont les lèvres veuves.

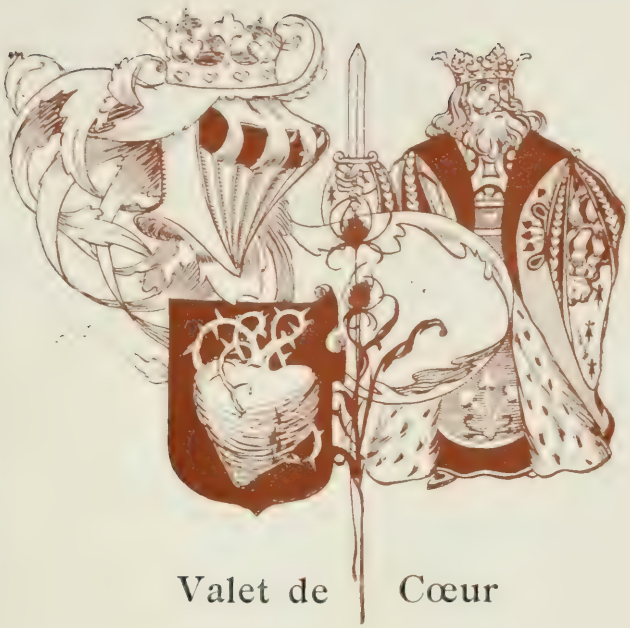
III

Veuves déjà, neuves encore
Et tristes ainsi doublement,
Vos lèvres dont le rire ment
Ont pris mon cœur qui les adore ;
Je n'aime ni vos cheveux fous,
Ni vos traits aux finesses mièvres,
Ni vos yeux clairs... Je n'aime en vous
Que la tristesse de vos lèvres !...

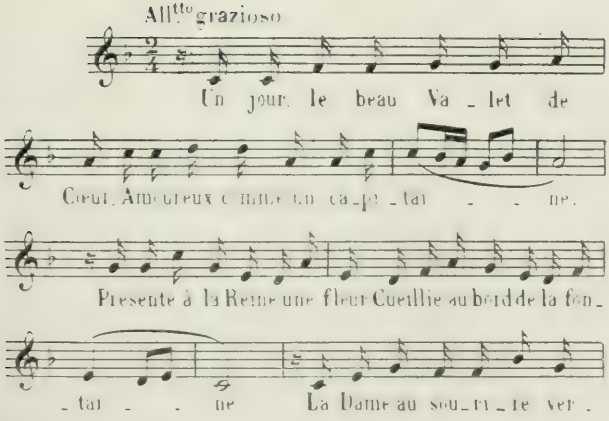
Valet de Cœur

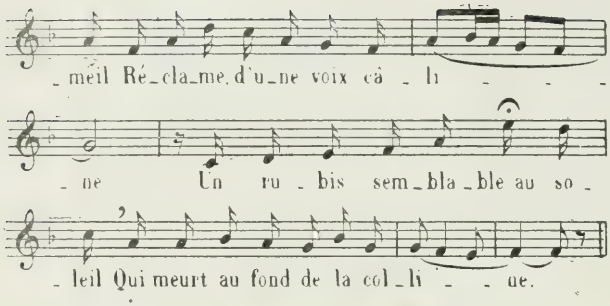
POÉSIE DE

Léon Durocher.



Valet de Cœur




_meil Ré_cla_me, d'u_ne voix câ _ li _ _ _
_ ne Un ru _ bis sem_bla_ble au so _
_ leil Qui meurt au fond de la col_li _ _ ne.

Valet de Cœur

I

Un jour, le beau Valet de Cœur,
Amoureux comme un capitaine,
Présente à la reine une fleur
Cueillie au bord de la fontaine ;
La Dame au sourire vermeil
Réclame, d'une voix câline,
Un rubis semblable au soleil
Qui meurt au front de la colline.

II

Valet de Cœur saute à cheval
Pour conquérir celle qu'il aime...
Quelqu'un s'avance par le val :
C'est le Roi de Carreau lui-même :
« Il te faut rebrousser chemin,
Dit le Roi dont l'œil étincelle ;
Sinon tu péris de ma main,
Et tu ne verras plus ta belle... »

III

Valet de Cœur sans trop d'effroi
Répond : « Je bénis l'aventure ! »
Et pour bondir contre le Roi
Pique les flancs de sa monture.
La Dame au loin sur le rempart
Peut contempler un choc superbe...
Soudain, percé de part en part,
Valet de Cœur roule dans l'herbe.

IV

Un bleu ramier, fouillant du bec
La plaie, au soir pourpré pareille,
Vers le château s'envole avec
Une goutte claire, vermeille.
La Reine à son balcon reçoit
Le sang qui luit comme une pierre,
Et met le rubis à son doigt...
Tout en essuyant sa paupière.

Les Trois Ages de l'Amour

POÉSIE DE

E.-P. Lafargue.

Andante

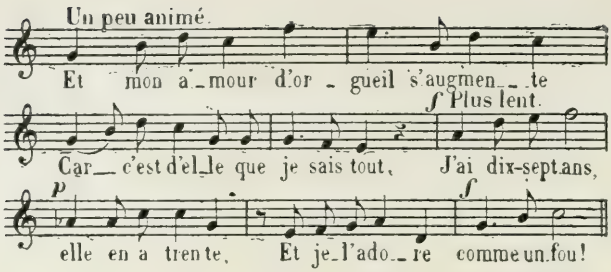
mf

J'ai dix-sept ans, elle en a trente.

Et je l'adore comme un fou.

La tenir dans mes bras mourante.

J'ai dix-sept ans, elle en a trente.



Les Trois Ages de l'Amour

I

J'ai dix-sept ans, elle en a trente,
Et je l'adore comme un fou !
La tenir dans mes bras mourante,
J'ai dix-sept ans, elle en a trente...
Et mon amour d'orgueil s'augmente,
Car c'est d'elle que je sais tout.
J'ai dix-sept ans, elle en a trente,
Et je l'adore comme un fou !

II

Elle a vingt ans, moi j'en ai trente,
Et je l'adore comme un fou !
Doux éveil de vierge ignorante.
Elle a vingt ans, moi j'en ai trente...

Et sa pudeur peu tolérante
Rougit d'un baiser dans le cou.
Elle a vingt ans, moi j'en ai trente,
Et je l'adore comme un fou!

III

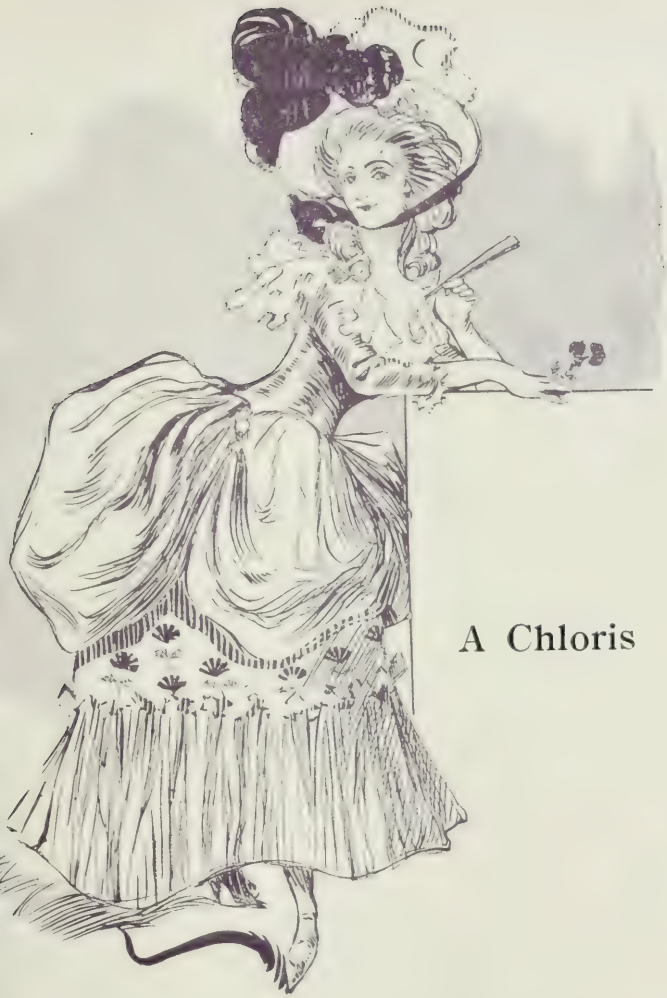
Elle a seize ans, j'en ai soixante,
Et je l'adore comme un fou!
C'est une torture incessante...
Elle a seize ans, j'en ai soixante.

J'appelle en vain son âme absente,
Tout bégayant à ses genoux.
Elle a seize ans, j'en ai soixante,
Et je l'adore comme un fou !

A Chloris

POÉSIE DE

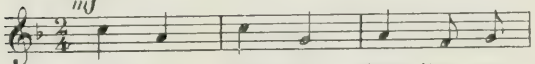
Léon Durocher.

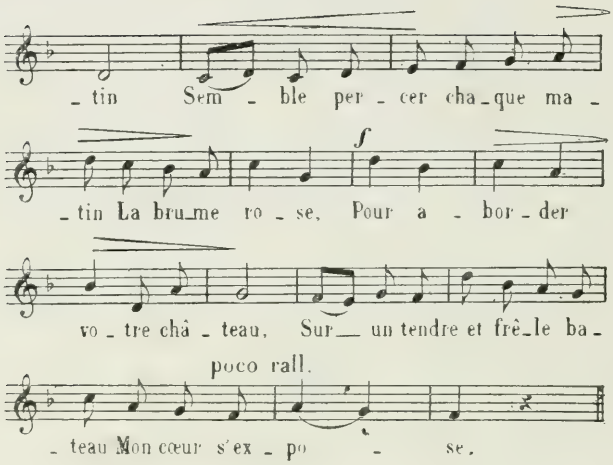


A Chloris

Allegretto.

mf





A Chloris

I

Belle Chloris dont l'œil mutin
Semble percer chaque matin
La brume rose,
Pour aborder votre château,
Sur un tendre et frêle bateau
Mon cœur s'expose.

II

Des soucis jonchent le tillac
Du bateau bleu qui fend le lac
D'Indifférence ;
Les fils vermeils du jour levant
Forment sa voile ouverte au vent
De l'Espérance.

III

Si déchaîné par votre orgueil,
L'orage contre un morne écueil
Brise mon rêve,
Marin que l'onde jettera,
Mon cœur à vos pieds rougira
L'or de la grève.

IV

Enterrez-le parmi les fleurs,
Les fleurs que baise l'aube en pleurs
Sous le ciel rose :
Pour que, bercé par les grands bois
Et par le son de votre voix,
Mon cœur repose!

Tu m'apparus

POÉSIE DE

B. Millanvoye.

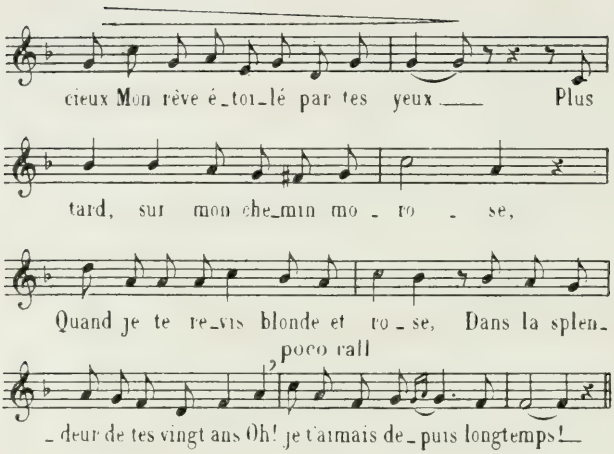
And.no grazioso.

mf

Tu m'ap - pa - rus, ô ma chère

à - me. Dans un nim - be d'or et de

flam - me Un soir que mon - tait vers les



Tu m'apparus

I

Tu m'apparus, ô ma chère âme,
Dans un nimbe d'or et de flamme,
Un soir que montait vers les cieux
Mon rêve étoilé par tes yeux !
Plus tard, sur mon chemin morose,
Quand je te revis blonde et rose,
Dans la splendeur de tes vingt ans,
Oh ! je t'aimais depuis longtemps.

II

Il s'est passé bien des années,
Les fleurs d'Avril se sont fanées ;
Bien des fois, depuis nos aveux,
La neige a blanchi nos cheveux ;
Et sur nos pauvres fronts arides,
Se creusent tous les jours des rides ;
Nous sommes tous les deux bien vieux,
Et pourtant je t'aime encor mieux.

III

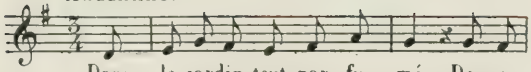
Vienne la nuit froide et sans astres,
La nuit des suprêmes désastres,
La nuit de l'éternel sommeil,
La nuit du rêve sans réveil ;
Vienne la nuit noire où tout sombre
Dans le gouffre effrayant de l'ombre,
La nuit de l'âme et des amours,
Et moi, je t'aimerai toujours !

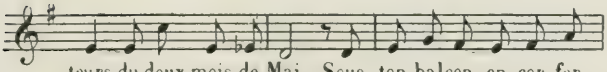
Aubade pour Elle

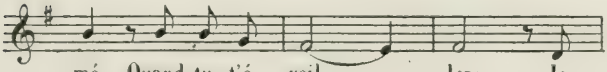
POÉSIE DE

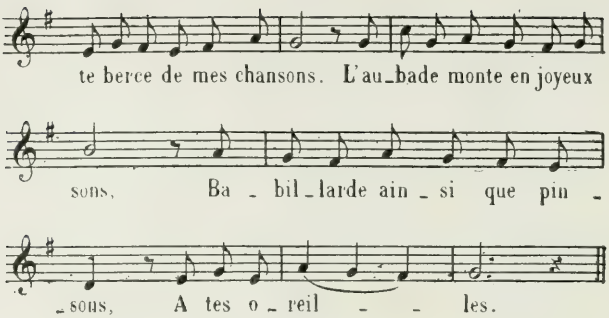
Henri Réveille.

Andantino.


Dans le jardin tout par_fu _ mé Des sen_


_teurs du doux mois de Mai, Sous ton balcon en_cor fer _


_mé, Quand tu t'é _ veil _ _ les, Je



Aubade pour elle

I

Dans le jardin tout parfumé
Des senteurs du doux mois de mai,
Sous ton balcon encor fermé,
Quand tu t'éveilles,
Je te berce de mes chansons ;
L'aubade monte en joyeux sons,
Babillarde ainsi que pinsons,
A tes oreilles.

II

Moins blanche que ton teint de lait,
L'aube, comme un esprit follet,
Se joue aux lames du volet
De ta croisée.

Penche la tête innocemment
Et laisse voir à ton amant
La fleur de ton minois charmant.
Dans la rosée.

III

Écoute les accords du chœur !
Parmi les rythmes, en vainqueur,
Tu l'entendras battre, le cœur
Que je te livre ;

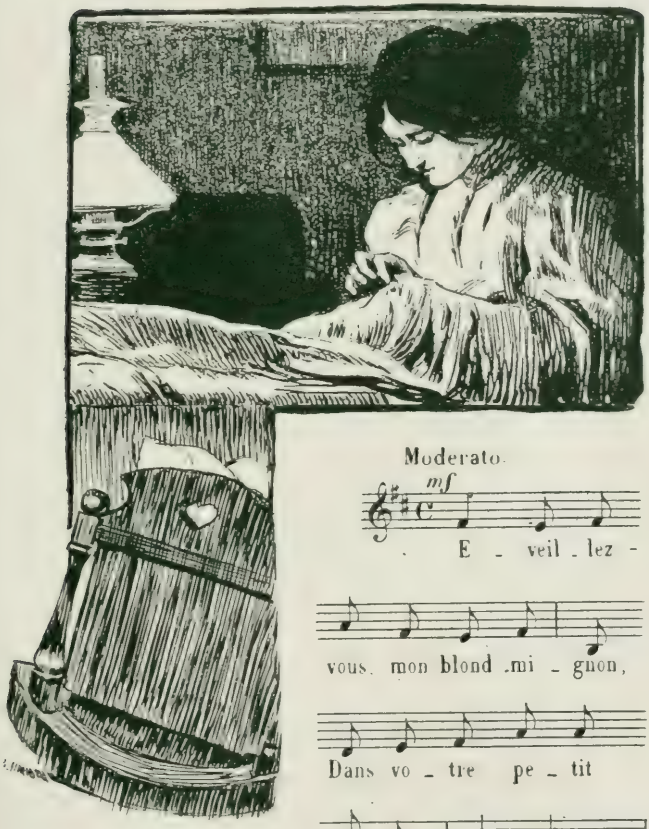
Il est en peine et vient quérir
Un médecin pour le guérir;
Tu lui diras s'il doit mourir
Ou s'il doit vivre.

La Chanson du Réveil

POÉSIE DE

Théodore Botrel.

La Chanson du Réveil

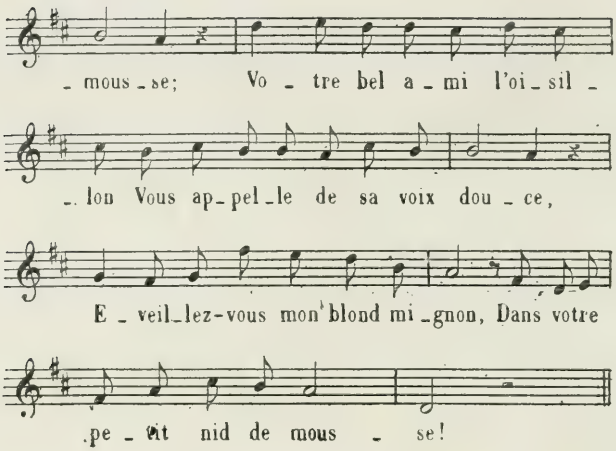


Moderato.

mf

E - veil - lez - vous, mon blond mi - gnon, Dans vo - tre pe - tit nid de mous - se:

Le soleil de son chaud ra - yon, Vient caresser vo - tre fri -



La Chanson du Réveil

I

Éveillez-vous, mon blond mignon,
Dans votre petit nid de mousse :
Le soleil, de son chaud rayon,
Vient caresser votre frimousse ;
Votre bel ami l'oisillon
Vous appelle de sa voix douce,
Éveillez-vous, mon blond mignon,
Dans votre petit nid de mousse !

II

Ouvrez vos grands yeux étonnés,
Couleur de paradis encore,
Du paradis d'où vous venez,
O ma petite fleur d'aurore !
Les chérubins sont prosternés
Pour voir votre regard éclore :
Ouvrez vos grands yeux étonnés
Couleur de paradis encore !

III

En me souriant, montrez-moi
Ces quatre méchantes quenottes
Qui firent tant souffrir mon Roi
Qu'il en eut les lèvres pâlottes ;
Serrez bien fort mon petit doigt
Entre vos petites menottes !
En me souriant montrez-moi
Vos quatre petites quenottes !

IV

C'est de ma vie, ô mon Jésus !
Que ta frêle existence est faite...
Mais, un jour, moi qui te conçus,
Tu m'oublieras dans quelque fête ;

Prends mon cœur et montant dessus,
Du pur bonheur atteins le faîte,
Et que toujours, ô mon Jésus !
Ta seule volonté soit faite !

Ma douce Annette

POÉSIE DE

Th. Botrel.

Ma douce Annette

Moderato..

mf

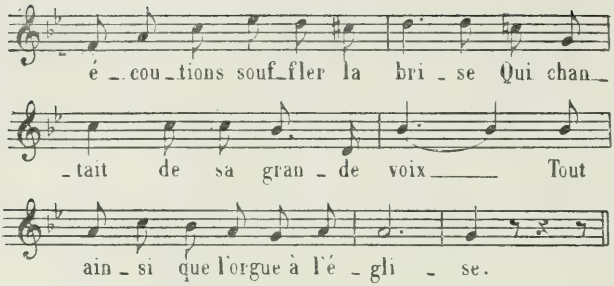
Ma douce An_nette a dix-sept ans___ De_

_puis les der_niè_res se_mail_les, C'est par

u_ne nuit de prin_temps___ Que nous

fî_mes nos ac_cor_dail_les: En_

_la_cés au pied de la croix_____ Nous



Ma douce Annette

I

Ma douce Annette a dix-sept ans
Depuis les dernières semailles,
C'est par une nuit de printemps
Que nous fîmes nos accordailles :
Enlacés au pied de la croix,
Nous écoutions souffler la brise
Qui chantait de sa grande voix
Tout ainsi que l'orgue à l'église !

II

Le lin fleuri n'est pas si bleu
Que les yeux de ma douce Annette.
En marchant, elle tangue un peu
Comme une fine goélette,

Sa joue est couleur des Blés nas (1)
Et des fleurs d'avril sur les branches :
De plus jolie il n'en est pas
Dans le pays des coiffes blanches !

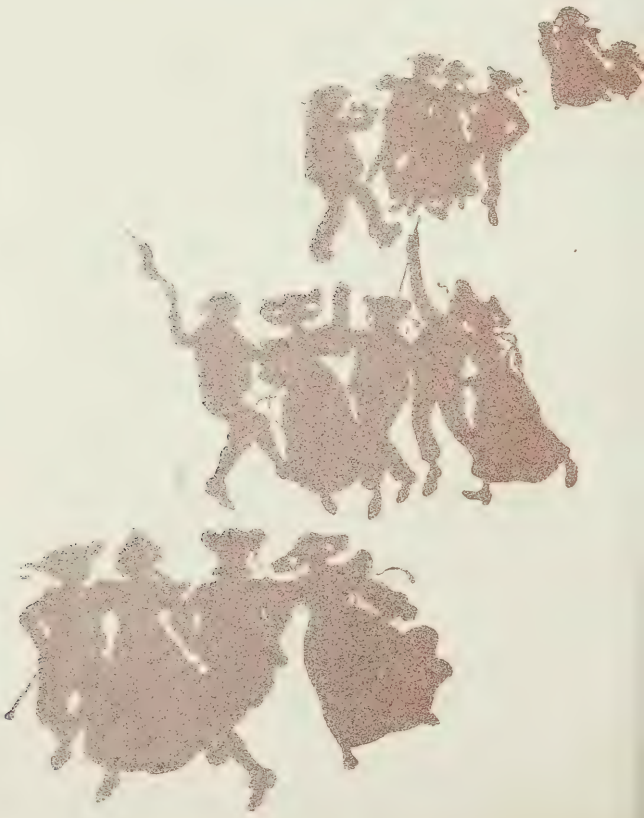
III

Le jour du départ du grand brick,
Annette m'a dit sur la grève :
« Mon souvenir, petit Yanik,
Chaque nuit hantera ton rêve... »
Et depuis trois ans, chaque soir,
De garde au bout de la grand'hune,
Je suis bien certain de la voir
Glisser sur un rayon de lune.

(1) Patois breton : *blés mûris qui sont noirs.*

IV

Si je ne dois point revenir,
O mon Dieu ! de cette campagne,
Vite, effacez mon souvenir
Du cœur qui m'espère en Bretagne,
Qu'il me soit à jamais fermé,
Que sans nul parjure il m'oublie ;
J'aime mieux n'être plus aimé
Que de faire pleurer ma mie !

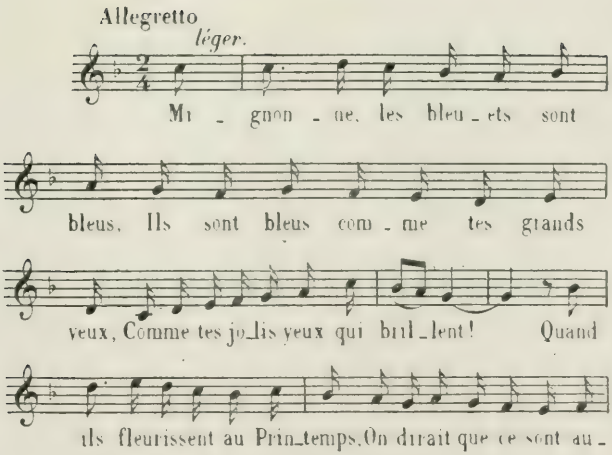


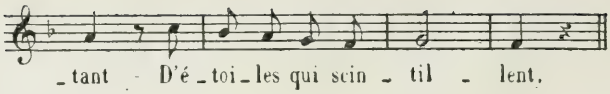
Les Bleuets

POÉSIE DE

Louis Bernard.

Les Bleuets


Allegretto
léger.
Mi - gnon - ne, les bleu - ets sont
bleus, Ils sont bleus com - me tes grands
veux, Comme tes jo_lis yeux qui bril_lent! Quand
ils fleurissent au Prin_temps, On dirait que ce sont au -



Les Bleuets

I

Mignonne, les bleuets sont bleus,
Ils sont bleus comme tes grands yeux,
Comme tes jolis yeux qui brillent !
Quand ils fleurissent au printemps,
On diraît que ce sont autant
D'étoiles qui scintillent.

II

C'est l'étoile des amoureux,
Le bleuet tout couleur des cieux,
C'est l'irrésistible caresse ;
Il est fait de la volupté,
Que répandent les nuits d'été
Sur la folle jeunesse.

III

Aussi j'aime l'exquis parfum
Des bleuets aujourd'hui défunts
Où je t'idolâtrais, naguère ;
Que de fois mon cœur s'y grisait
Lorsque notre amour y faisait
Son divin sanctuaire.

IV

Allez, allez, pâles reflets
Des jolis yeux que je baisais.
Passez ! souvenirs qui désolent ;
Je crois encore à mes vingt ans,
Qu'importent donc mes cheveux blancs,
Les bleuets me consolent !

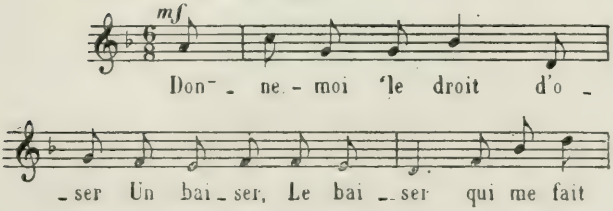
Le Baiser qui fuit

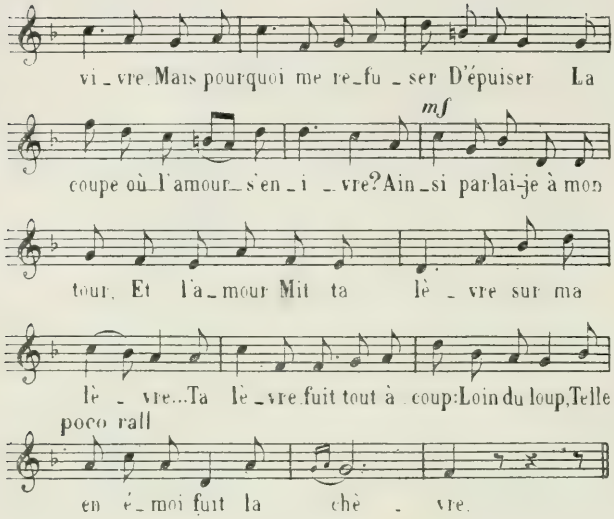
POÉSIE DE

Maurice Boukay.

Le Baiser qui fuit

All.^tto ma non troppo.





Le Baiser qui fuit

I

Donne-moi le droit d'oser
Un baiser,
Le baiser qui me fait vivre.
Mais pourquoi me refuser
D'épuiser
La coupe où l'amour s'enivre ?
Ainsi parlai-je à mon tour,
Et l'amour
Mit ta lèvre sur ma lèvre...
Ta lèvre fuit tout à coup :
Loin du loup,
Telle en émoi fuit la chèvre.

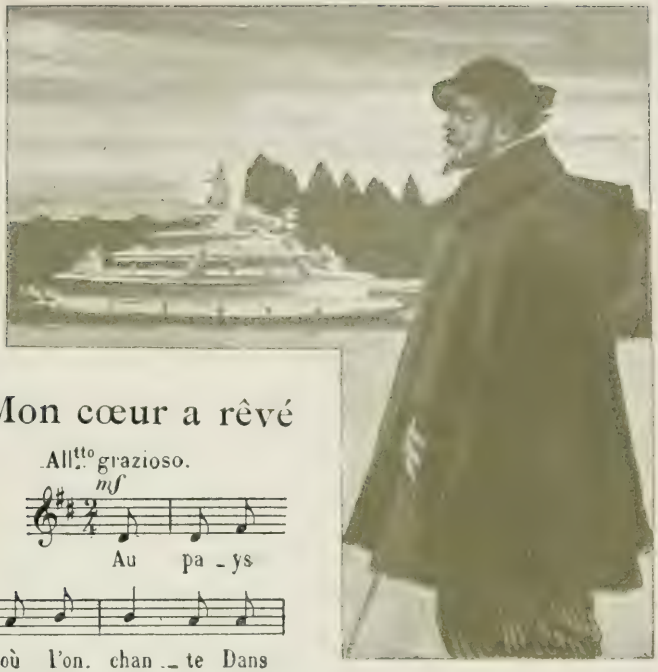
II

Tel fuit le pâtre aux abois,
Dans les bois,
Devant la vipère louche.
Il va plus vite qu'un daim :
Tel, soudain,
Ton baiser fuyait ma bouche.
Non, non, ce n'est point oser
Un baiser
Que de fuir, sans rien entendre.
C'est donner à ton amant
Seulement
Le regret d'un baiser tendre.

Mon cœur a rêvé

POÉSIE DE

Ernest Chebroux.



Mon cœur a rêvé

All.tto grazioso.

mf

Au pa_ys où l'on. chan_te Dans la. sai_son tou_chan_te Où tout est vo_lup_té, Com_me l'humble. fau_

rall.

_vet_te Qui dit son a_ri_et_te, Mon_ cœur_ a chan_té _____

Mon cœur a rêvé

I

Au pays où l'on chante,
Dans la saison touchante
Où tout est volupté,
Comme l'humble fauvette
Qui dit son ariette,
Mon cœur a chanté.

II

Au pays où l'on rêve,
Sur le beau lac sans grève
Où l'on va captivé,
Grisé par les mensonges
Dont nous bercent les songes,
Mon cœur a rêvé.

III

Au pays où l'on pleure,
Quand, pour chacun, vient l'heure
D'être désespéré,
Sur les tombes fermées,
Pleines d'âmes aimées,
Mon cœur a pleuré !

IV

Au pays où l'on aime
J'ai chanté le poème
De la félicité ;
Plus heureux que Joconde,
Car aux pieds d'une blonde,
Mon cœur est resté !

Chanson à boire

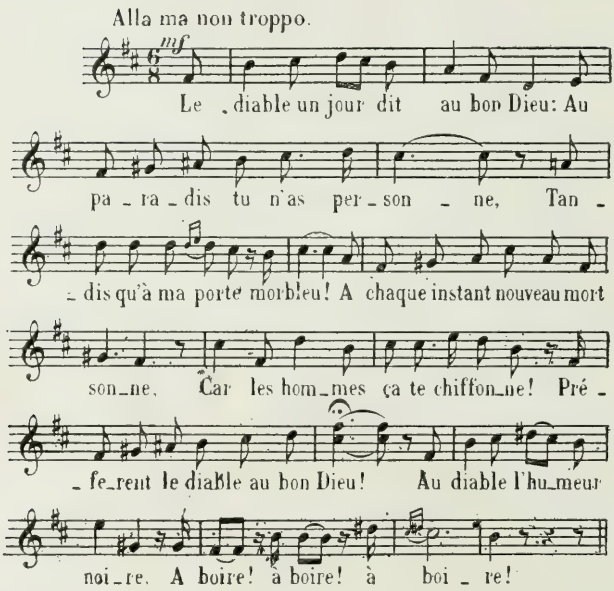
POÉSIE DE

Henri Bernard.

« Au diable l'humeur noire !
A boire ! A boire ! A boire ! »

HENRI BERNARD.

Chanson à boire



I

Le diable un jour dit au bon Dieu :
« Au paradis tu n'as personne,
Tandis qu'à ma porte, morbleu !
A chaque instant nouveau mort sonne.
Car les hommes, ça te chiffonne !
Préfèrent le diable au bon Dieu !
Au diable l'humeur noire,
A boire ! à boire ! à boire ! »

II

« L'enfer ne peut les contenir !
Je ne sais où loger mon monde,
S'il continue à m'en venir
De dessus la machine ronde ;
Car, de damnés l'enfer abonde
Et ne peut plus les contenir.
Au diable l'humeur noire !
A boire ! à boire ! à boire ! »

III

« Si tu veux nous partagerons !
Tu vois que je suis un bon diable !
Tous deux aux dés nous les jouerons !
Ou bien choisis à l'amiable ;

On ne peut être plus aimable...
Si tu veux nous partagerons !
Au diable l'humeur noire !
A boire ! à boire ! à boire ! »

IV

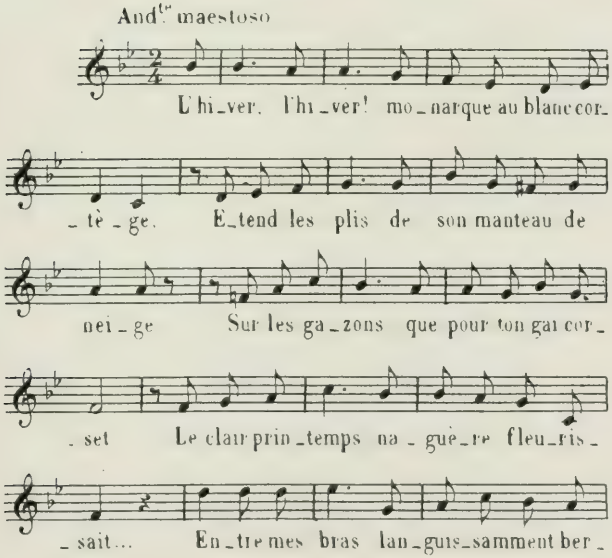
Dieu répondit : « C'est vrai, ma foi !
Je n'ai pas grand monde à mes fêtes,
Passe-m'en quelques-uns à toi,
Les meilleurs et les plus honnêtes,
Les amoureux et les poètes,
Je leur ouvre le Ciel, ma foi !
Au diable l'humeur noire !
A boire ! à boire ! à boire ! »

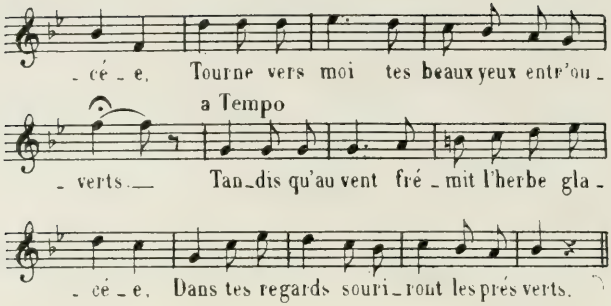
Pensée d'hiver

POÉSIE DE

Léon Durocher.

Pensée d'hiver





Pensée d'hiver

I

L'hiver, l'hiver ! monarque au grand cortège,
Étend les plis de son manteau de neige
Sur les gazons que pour ton gai corset
Le clair printemps naguère fleurissait...
Entre mes bras languissamment bercée,
Tourne vers moi tes beaux yeux entr'ouverts.
Tandis qu'au vent frémit l'herbe glacée,
Dans tes regards souriront les prés verts.

II

Le vent siffleur a dépouillé les branches
Qui gazouillaient sur nos lits de pervenches,
A dispersé les feuillages bénis
Où les ramiers suspendaient leurs doux nids..
Entre mes bras languissamment bercée,
Ouvre tes yeux pleins de tendres émois :
Tandis qu'au vent meurt la branche glacée,
Dans tes regards souriront les grands bois.

III

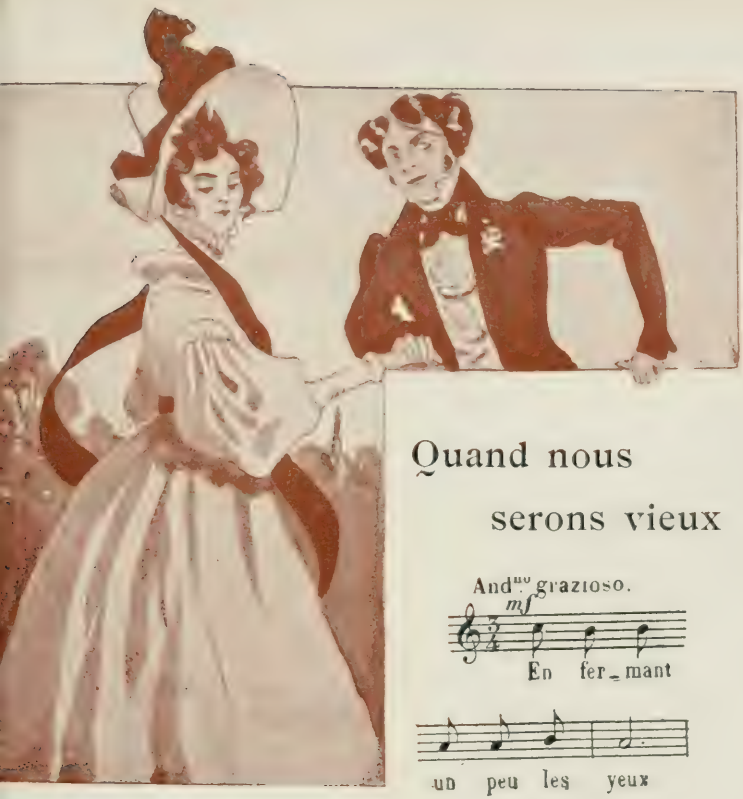
L'hiver jaloux enchaîne les rivières
Où se miraient nos voiles printanières,
Lorsque penchés sur la nappe des eaux
Nous écoutions frissonner les roseaux...
Entre mes bras languissamment bercée,
Ouvre, mignonne, ouvre tes jolis yeux :
Tandis qu'au vent craque l'onde glacée,
Dans tes regards souriront les flots bleus.

Quand

nous serons vieux

POÉSIE DE

Théodore Botrel.



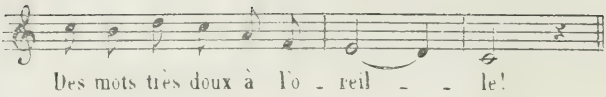
Quand nous serons vieux

And^no grazioso.

mf

En fer_mant un peu les yeux

Je nous vois, moi dé_jà vieux Et toi dé_jà presque vieil _ _ le: Ils se_ront loin nos beaux jours. Mais je te di_rai tou_jours



Quand nous serons vieux

I

En fermant un peu les yeux,
Je nous vois, moi déjà vieux
Et toi déjà presque vieille ;
Ils seront loin nos beaux jours,
Mais je te dirai toujours
Des mots très doux à l'oreille !

II

Ah ! certes l'on changera
Quand la vieillesse viendra
Avec son triste cortège :
Le temps ridera ton front
Et tes cheveux noirs seront
Comme saupoudrés de neige.

III

Ta taille s'alourdira...
Mais mon vieux cœur t'aimera
Plus que je ne puis le dire,
Car j'aime les cheveux blancs,
Et puis... ta bouche sans dents
Aura le même sourire !

IV

Puis, si Dieu daigne bénir
Les époux qu'il vient d'unir,
Il nous enverra ses anges
Et nous verrons, triomphants,
Les enfants de nos enfants
Bégayer parmi leurs langes !

V

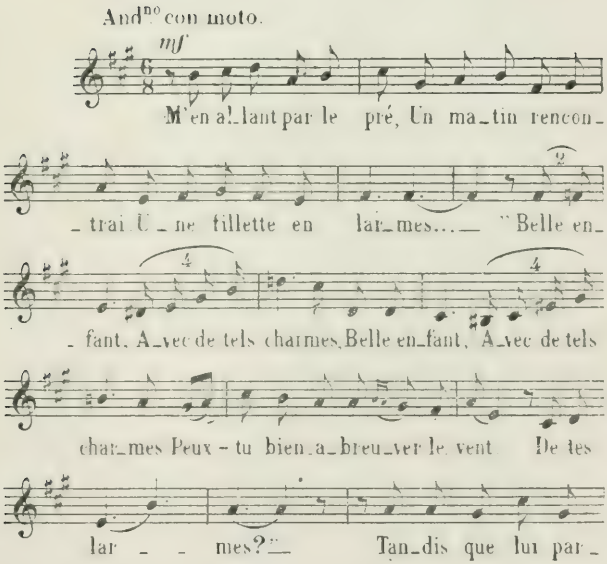
Mais, en attendant Demain,
Cueillons les fleurs du chemin,
Oublieux des immortelles.
Car lorsque nous partirons,
Là-haut nous rajeunirons
Pour des amours éternelles !

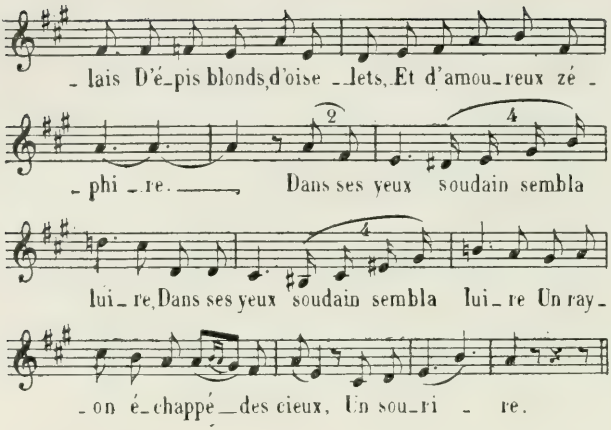
Par les Prés

POÉSIE DE

Léon Durocher.

Par les Prés


And^no con moto.
mf
M'en al_lant par le pré, Un ma_tin rencon_
_trai U_ne fillette en lar_mes... "Belle en_
_fant, A_vec de tels charmes, Belle en_fant, A_vec de tels
char_mes Peux-tu bien a_breu_ver le vent De tes
lar_mes?" Tan_dis que lui par_



Par les Prés

I

M'en allant par le pré,
Un matin rencontrai
Une fillette en larmes...
« Belle enfant, avec de tels charmes,
Peux-tu bien abreuver le vent
De tes larmes ?. . »

II

Tandis que lui parlais,
D'épis blonds, d'oiselets
Et d'amoureux zéphirs,
Dans ses yeux soudain sembla luire
Un rayon échappé des cieux,
Un sourire.

III

De nos tendres émois
Fut témoin quatre mois
Le clocher du village.
Mais Dieu fit la femme volage,
Et Rosette un beau jour s'enfuit
Du village.

IV

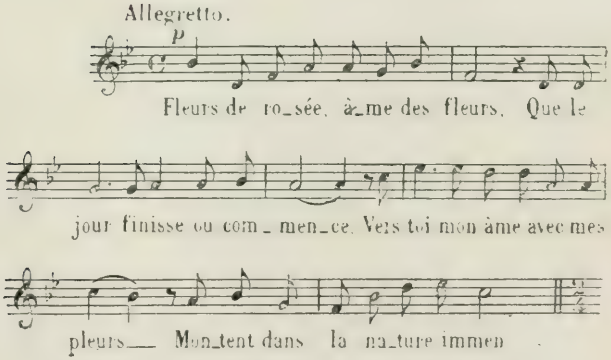
Par les prés miroitants
Sans souci du printemps,
M'en vais seul à cette heure.
Clairs buissons que la brise effleure,
Je n'écoute plus vos chansons !
Car je pleure !

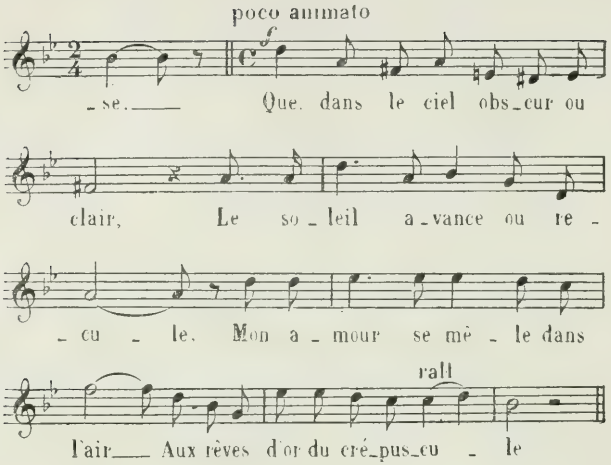
Chanson crépusculaire

POÉSIE DE

Armand Silvestre.

Chanson crépusculaire





Chanson crépusculaire

I

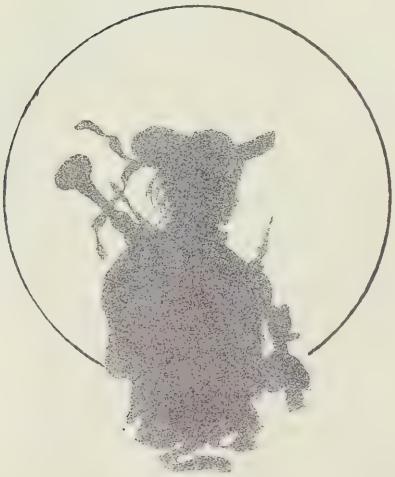
Fleurs de rosée, âme des fleurs,
Que le jour finisse ou commence,
Vers toi mon âme avec mes pleurs
Montent dans la nature immense ;
Que, dans le ciel obscur ou clair,
Le soleil avance ou recule,
Mon amour se mêle dans l'air
Aux rêves d'or du crépuscule.

II

Qu'à l'horizon rose et mouvant
L'ombre se dissipe et renaisse,
Dans mon cœur fidèle et fervent
Luit le flambeau de la jeunesse.
Les jours et les nuits passeront
Sur mon cœur fidèle et farouche...
Il n'est blancheur que sur ton front,
Il n'est rose que sur ta bouche.

III

Que l'alouette chante aux cieux
Ou le rossignol sous les branches,
Sous le vol des soirs soucieux,
Sous le réveil des aubes blanches,
Que dans le ciel obscur ou clair
Le soleil avance ou recule,
Mon amour se mêle dans l'air
Aux rêves d'or du crépuscule.

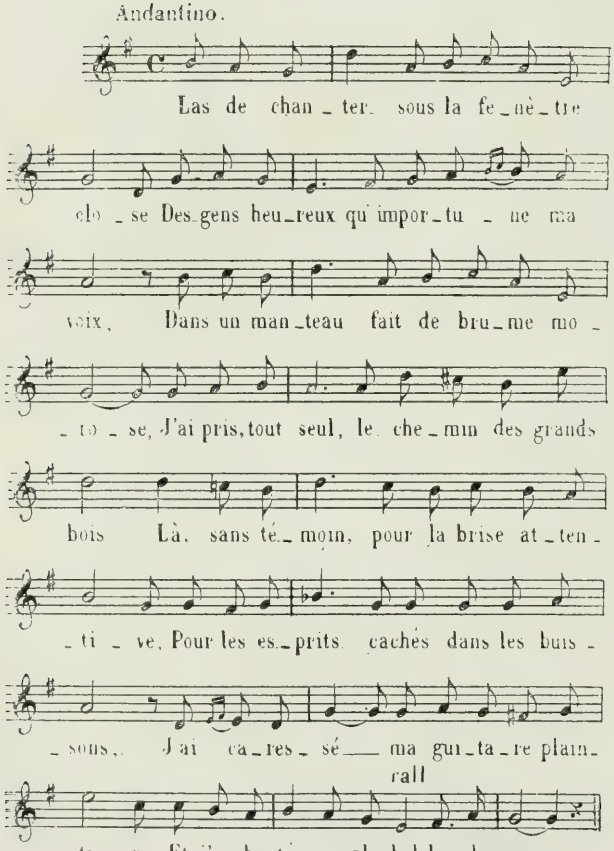


Le Chanteur des Bois

POÉSIE DE

Léon Durocher.

Le Chanteur des Bois



I

Las de chanter sous la fenêtre close
Des gens heureux qu'importune ma voix,
Dans un manteau fait de brume morose,
J'ai pris, tout seul, le chemin des grands bois.
Là, sans témoins, pour la brise attentive,
Pour les esprits cachés dans les buissons,
J'ai caressé ma guitare plaintive,
Et j'ai chanté mes plus belles chansons.

II

Le vent d'automne avait rouillé les branches
Où se groupaient tristement les oiseaux ;
Moi, j'évoquais la saison des pervenches,
Des nids jaseurs bercés par les rameaux.
Du ciel fermé j'ouvrais toutes les portes :
Et les pinsons, en prenant leur essor,
Ont fait tomber sur moi les feuilles mortes
Qui scintillaient comme des écus d'or.

III

Lorsque la nuit flotta sur la clairière,
Je vis soudain une fée aux yeux bleus ;
Ses pieds mignons effleuraient la bruyère,
Des vers luisants étoilaient ses cheveux,

Et, me donnant un baiser dont la flamme
Emplit mon cœur de sublimes frissons,
Elle m'a dit : « Pour moi qui suis ton âme
Chante toujours tes plus belles chansons ! »

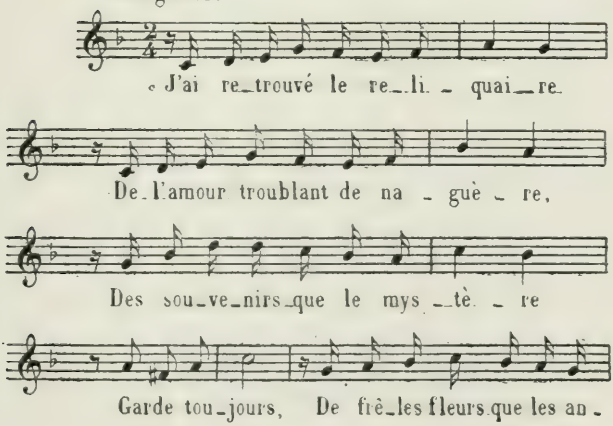
Le Reliquaire

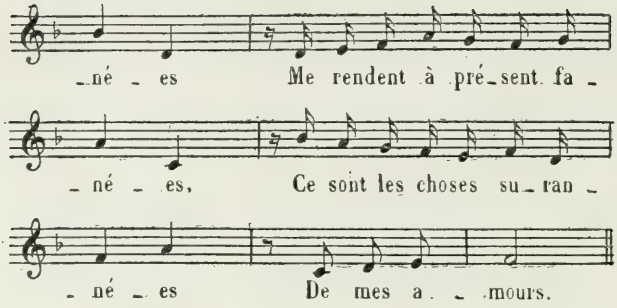
POESIE DE

Aymé Magnien.

Le Reliquaire

Allegretto.





Le Reliquaire

I

J'ai retrouvé le reliquaire
De l'amour troublant de naguère,
Des souvenirs que le mystère
Garde toujours,
De frêles fleurs que les années
Me rendent à présent fanées ;
Ce sont les choses surannées
De nos amours.

II

De ce reliquaire s'exhume,
Comme d'un long voile de brume,
L'indéfinissable amertume
De mon regret.
Mais c'est bien fini de l'ivresse
Des baisers échangés sans cesse
Et je n'ai plus de ma maîtresse
Qu'un blond portrait.

III

Malgré le charme d'autres lèvres
Qui surent me donner les fièvres
De l'extase et des rêves miévres,
Je l'aime encor,
Et, triste, je revois l'aimée
Souriante et comme pâmée
Par mon baiser sur le camée
D'ivoire et d'or.

IV

Souvent je pleure, quand je pense
A cet amour d'adolescence
Qui s'effeuille dans le silence
De l'avenir,
Mais j'aime encor le reliquaire
De mon amante de naguère
Et je garde, empreint de mystère,
Son souvenir.

Séparons-nous

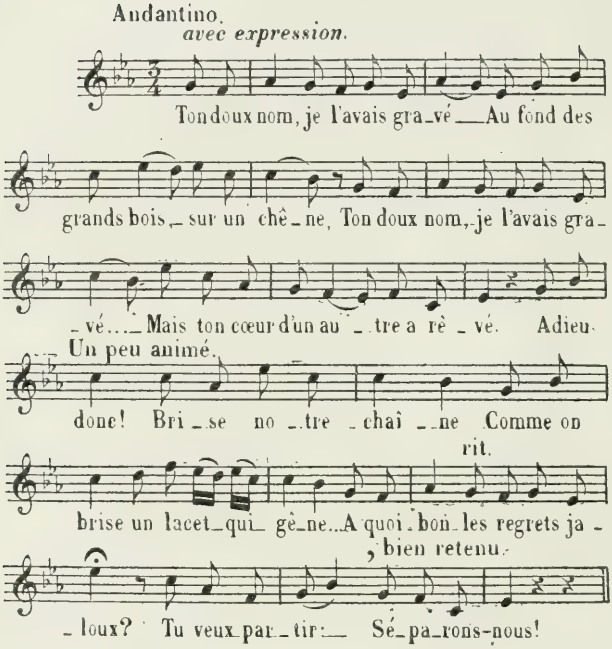
POÉSIE DE

Léon Durocher.

« Tu veux partir... Séparons-nous! »

LÉON DUROCHER.

Séparons-nous



I

Ton doux nom, je l'avais gravé
Au fond des grands bois sur un chêne,
Ton doux nom, je l'avais gravé...
Mais ton cœur d'un autre a rêvé.

Adieu donc ! Brise notre chaîne
Comme on brise un lacet qui gêne...
A quoi bon les regrets jaloux ?
Tu veux partir : Séparons-nous !

II

Nous avions au bord du ruisseau
Dont chantaient les fines dentelles,
Nous avions au bord du ruisseau
Cousu nos cœurs au fil de l'eau.
Un éclair brûlant tes prunelles,
Tu parlais d'amours éternelles...
A quoi bon les regrets jaloux ?
Tu veux partir : Séparons-nous !

III

Je t'aimais d'un amour profond
Tout plein de rêveuses tendresses,
Je t'aimais d'un amour profond
Où le cœur s'abîme et se fond...
Tu désires d'autres caresses.
Tu réclames d'autres ivresses !...
A quoi bon les regrets jaloux ?
Tu veux partir : Séparons-nous !

IV

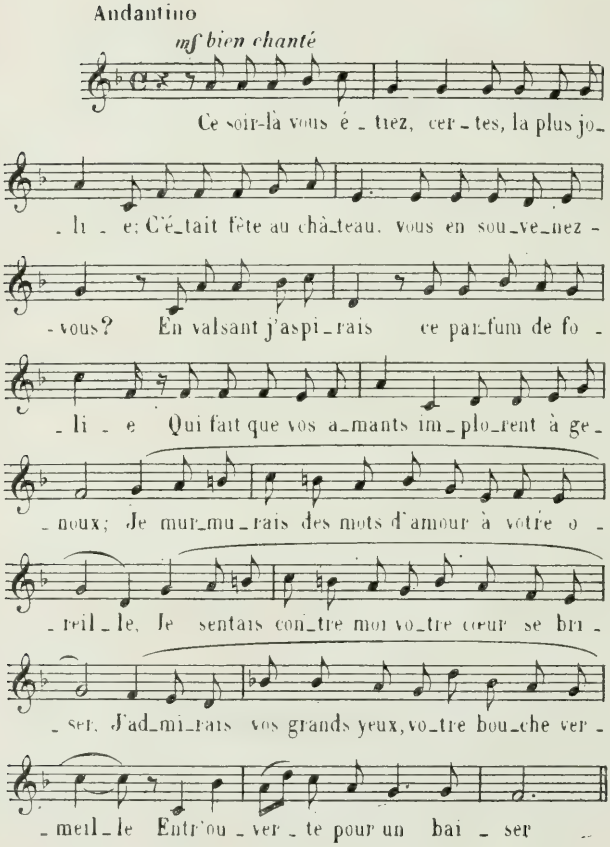
Du ruisseau perdu dans les bois,
Si mes pas reprennent la route,
Du ruisseau perdu dans les bois
J'irai seul entendre la voix.
De mon cœur le sang goutte à goutte
S'épandra... J'en mourrai sans doute !
A quoi bon les regrets jaloux ?
Tu veux partir : Séparons-nous !

Le vieux Banc

POÉSIE DE

C. Fallot.

Le vieux Banc



I

Ce soir-là vous étiez certes la plus jolie :
C'était fête au château, vous en souvenez-vous ?
En valsant, j'aspirais ce parfum de folie
Qui fait que vos amants implorent à genoux.
Je murmurais des mots d'amour à votre oreille,
Je sentais contre moi votre cœur se briser ;
J'admirais vos grands yeux, votre bouche vermeille
Entr'ouverte pour un baiser.

II

Nous allâmes alors dans le parc solitaire,
Enlacés, frémissant du souffle de la nuit,
Il me souvient aussi que sous la lune claire,
Passaient de grands oiseaux qui s'enfuyaient sans bruit.
Et nous allions ainsi charmés du même rêve,
Le beau rêve troublant de nos tendres amours :
Je vous jurais tout bas de vous aimer sans trêve,
De vous aimer toujours... toujours !

III

Ce fut là, sur ce banc, que recouvre la mousse,
Que je pris votre cœur et votre âme d'enfant ;
Dans l'infini profond glissait la brise douce,
Emportant jusqu'au ciel notre amour triomphant !
Vos aveux me troublaient comme une mélodie
Qu'on entendrait au loin, par le calme des soirs.
Je voyais dans vos yeux la tendresse infinie
Qui nous verse tous les espoirs.

IV

Je rêve, maintenant, dans le parc solitaire :
Mes cheveux ont blanchi, Madame, mais mon cœur
Est le même qu'un soir, où sous la lune claire,
Dans vos bras, un instant, j'ai connu le bonheur ;
Je cueille le grand lys que la rosée entr'ouvre,
J'y revois votre grâce et je reviens toujours
M'asseoir sur le vieux banc que la mousse recouvre,
Songer à nos brèves amours.

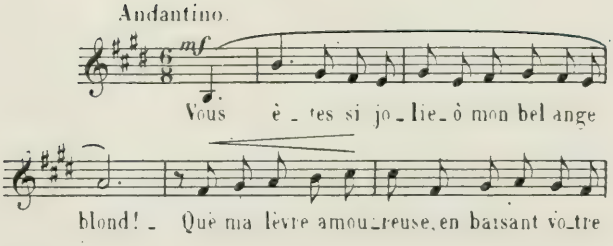
Vous êtes si jolie!

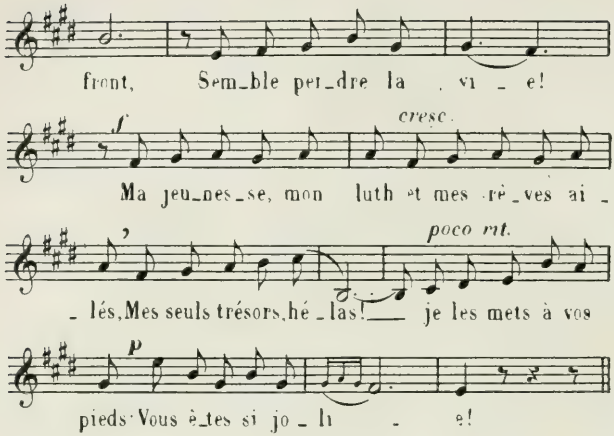
POÉSIE DE

Léon Suès.

Vous
êtes
Jolie !

Andantino.


mf
Vous ê_tes si jo_lie_ô mon bel ange
blond! _ Que ma lèvre amou_reuse, en baisant vo_tre



Vous êtes si jolie !

I

Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !
Que ma lèvre amoureuse en baisant votre front
Semble perdre la vie !
Ma jeunesse, mon luth et mes rêves ailés,
Mes seuls trésors, hélas ! je les mets à vos pieds :
Vous êtes si jolie !

II

Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !
Que mes yeux éperdus partout vous chercheront.
Pardonnez leur folie !
Je ne suis que poète et, dans ma pauvreté,
Je compte sur mon cœur et sur votre bonté :
Vous êtes si jolie !

III

Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !
Que mon amour pour vous est un amour profond
Que jamais on n'oublie !
Pour vous plaire la mort ne me serait qu'un jeu,
Je deviendrais infâme et je renierais Dieu :
Vous êtes si jolie !

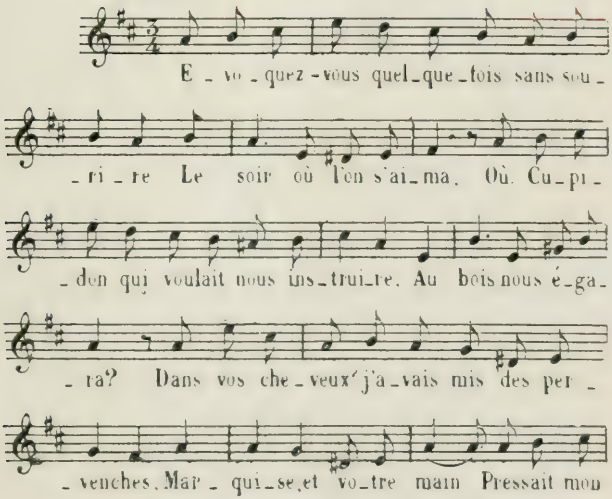
Romance fanée

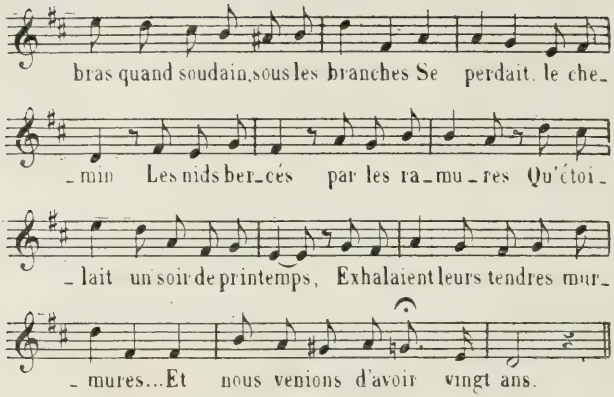
POÉSIE DE

Léon Durocher.

Romance fanée

Moderato.





Romance fanée

I

Evoquez-vous quelquefois sans sourire
Le soir où l'on s'aima,
Où Cupidon, qui voulait nous instruire,
Au bois nous égara ?
Dans vos cheveux j'avais mis des pervenches,
Marquise, et votre main
Pressait mon bras quand soudain sous les branches
Se perdait le chemin.

Les nids bercés par les ramures
Qu'étoilait un soir de printemps
Exhalaient leurs tendres murmures...
Et nous venions d'avoir vingt ans !

II

Vous m'avez dit : « Arrêtons-nous de grâce !
Arrêtons-nous un peu.
J'ai tant couru qu'à la fin je suis lasse...
Dormons sous le ciel bleu. »
Votre front pur, penché sur mon épaule,
Voulut s'y reposer ;
Ma lèvre alors, tel un souffle qui frôle,
Cueillit un long baiser.

Les nids bercés par les ramures
Qu'étoilait un soir de printemps,
Exhalaient leurs tendres murmures...
Et nous venions d'avoir vingt ans !

III

Evoquez-vous quelquefois sans sourire
Le soir où l'on s'aima,
Où Cupidon qui voulait nous instruire,
Au bois nous égara ?
Pour moi, je sens perler à ma paupière
Un pleur, un pleur très doux,
Quand je vous vois, au vent de la clairière,
Dormir sur mes genoux.

Les nids bercés par les ramures
Qu'étoilait un soir de printemps,
Exhalaient leurs tendres murmures...
Hélas ! nous n'avons plus vingt ans !

Le Printemps à pleins Verres

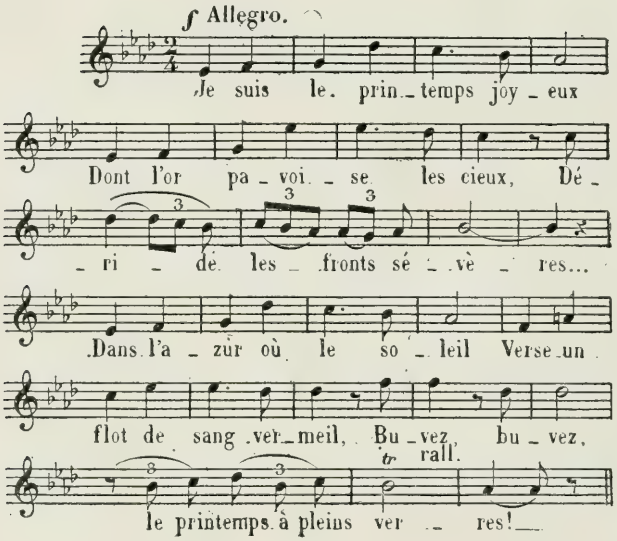
POÉSIE DE

Léon Durocher.

« Buvez, buvez le printemps à pleins verres! »

LÉON DUROCHER.

Le Printemps à pleins Verres



I

Je suis le printemps joyeux
Dont l'or pavoise les cieux,
Déride les fronts sévères...
Dans l'azur où le soleil
Verse un flot de sang vermeil,
Buvez, buvez le printemps à pleins verres!

II

J'emplis de claires chansons
Les feuillages, les buissons
Qu'animent de gais trouvères...

Dans la brise des grands bois,
Où se fondent mille voix,
Buvez, buvez le printemps à pleins verres !

III

Par moi les prés et les cœurs,
Saisis de frissons vainqueurs,
Se parent de primevères...
Dans l'ivresse d'un beau jour
Où déborde un chant d'amour,
Buvez, buvez le printemps à pleins verres !

Vous avez ri

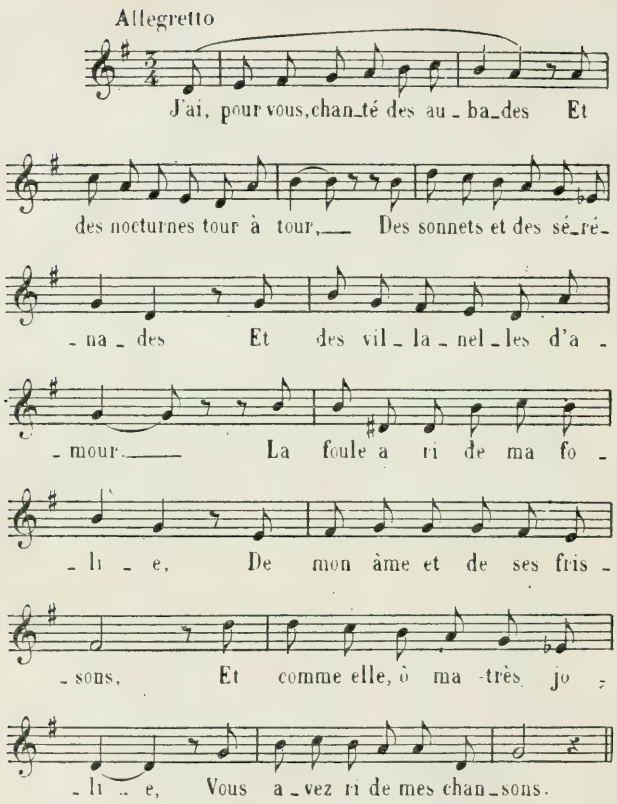
POÉSIE DE

Germain Lux.

« Vous avez ri de mon amour. »

GERMAIN LUX.

Vous avez ri



I

J'ai pour vous, chanté des aubades
Et des nocturnes tour à tour,
Des sonnets et des sérénades
Et des villanelles d'amour.

La foule a ri de ma folie,
De mon âme et de ses frissons,
Et comme elle, ô ma très jolie,
Vous avez ri de mes chansons.

II

M'absorbant dans votre pensée,
Mettant en vous mon avenir,
J'ai, dans mon extase insensée,
Vécu de votre souvenir.
Épris d'une passion folle,
Je songeais à vous nuit et jour,
Vous adorant comme une idole...
Vous avez ri de mon amour.

III

Lorsque d'autres ont su vous plaire,
Oubliant que je vous aimais,
J'aurais voulu, dans ma colère,
Vous mépriser à tout jamais.
Dès lors, perdant toute espérance,
Je n'ai plus connu que les pleurs,
Les angoisses et les souffrances...
Vous avez ri de mes douleurs.

IV

Mais l'heure sonnera peut-être,
Nul amour n'étant éternel,
Où l'amant devenu le maître
Brisera l'idole et l'autel !
Alors dédaignant ta caresse,
Comme un chien l'os qu'il a rongé,
Avec quel bonheur, quelle ivresse,
Je vais rire d'être vengé !

Au Jardin de l'Amour

POÉSIE DE

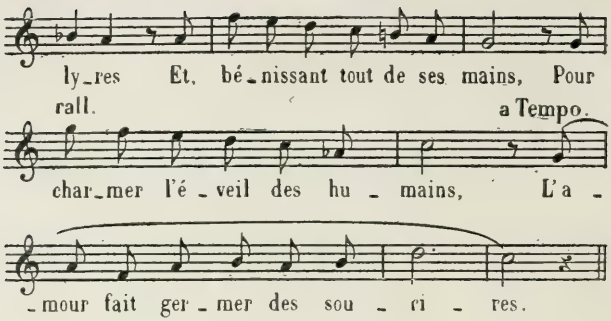
Emile de Valmonca.

Au Jardin de l'Amour

Allegretto.

mf

Mes - sire A - mour aux yeux jo - lis Se tient dans son jar - din d'Au - ro - re... Dé - jà le so - leil vient d'é - clo - re, Par - tout chantent des benga - lis Qui joy - eux accordent leurs



Au Jardin de l'Amour

I

Messire Amour aux yeux jolis
Se tient dans son jardin d'Aurore...
Déjà le soleil vient d'éclore,
Partout chantent des bengalis
Qui joyeux accordent leurs lyres.
Et, bénissant tout de ses mains,
Pour charmer l'éveil des humains,
L'amour fait germer des sourires.

II

On voit des anémones d'or
Fleurir sous des grottes de fées
Et des turquoises sont greffées
Au ciel qui change son décor.
Entouré par les chasseresses
Qui baisent ses cils lumineux,
Auprès des buissons épineux,
L'amour fait germer des caresses.

III

Vers l'Azur flotte un voile gris,
Le jardin, sous le vent d'automne,
Semble désert et monotone
Et les jasmins sont défleuris.
Abandonnant ses douces armes
Et son rêve tout étoilé,
L'amour au cœur immaculé
Pour l'hiver va semer des larmes.

Une Femme qui passe

POÉSIE DE

Henri Maigrot.

Andantino

dolce

Dans tes yeux verts sont les pro -

- mes - ses De tou - tes les fé - li - ci -

cresc

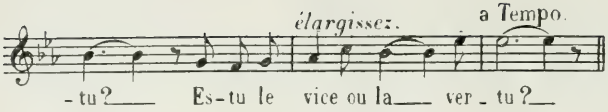
- tés, Vers toi s'en - vo - lent, em - por -

- tés, Et mes dé - sirs et mes ca -

rall

f a Tempo

- tes - ses .. Femme in - con - nue, où t'en vas -



Une Femme qui passe

I

Dans tes yeux verts sont les promesses
De toutes les félicités ;
Vers toi s'envolent, emportés,
Et mes désirs et mes caresses...
Femme inconnue, où t'en vas-tu ?
Es-tu le vice ou la vertu ?

II

Es-tu bourgeoise ? es-tu marquise ?
Qu'importe puisque je te veux.
Oh ! le parfum de tes cheveux,
Comme il m'enveloppe et me grise !
Arrête-toi, dis-moi ton nom !
Es-tu l'ange, es-tu le démon ?

III

Sur tes lèvres sont les mensonges,
Les noirs mensonges de l'amour...
Qu'importe ! si pour tout un jour,
Tu m'ouvres le pays des songes !
Prends tout mon être dans tes bras,
Mais mon cœur tu ne l'auras pas.

IV

J'étais jeune, elle était jolie,
La belle écouta mon discours,
Et depuis... je l'aime toujours,
Et l'aimerai toute ma vie !
L'amour est sans frein et sans loi !
Le ciel est bleu !... L'amour est roi !

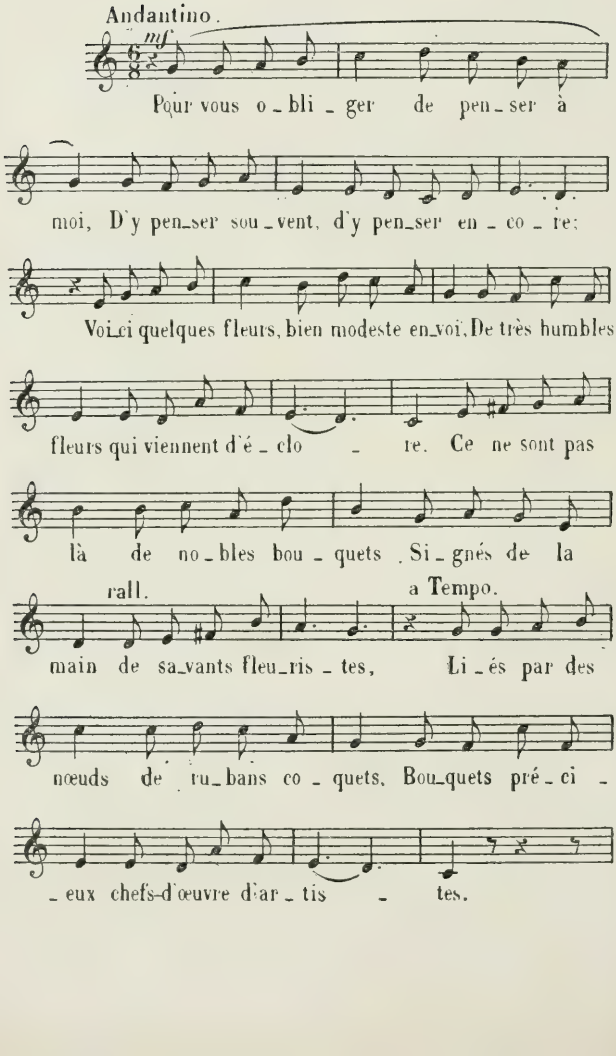
Envoi de Fleurs

POÉSIE DE

Henri Bernard.

Envoi
de
Fleurs

Envoi de Fleurs



Envoi de Fleurs

Pour vous obliger de penser à moi,
D'y penser souvent, d'y penser encore,
Voici quelques fleurs, bien modeste envoi,
De très humbles fleurs qui viennent d'éclore.
Ce ne sont pas là de nobles bouquets
Signés de la main de savants fleuristes,
Liés par des nœuds de rubans coquets,
Bouquets précieux, chefs-d'œuvre d'artistes...

Ce sont d'humbles fleurs, presque fleurs des champs,
Mais ce sont des fleurs simples et sincères,
Des fleurs sans orgueil, aux libres penchants.
Des fleurs de poète, à deux sous, pas chères.
J'aurais mieux aimé de riches bijoux
Que ce souvenir vraiment trop champêtre,
Bagues, bracelets, féminins joujoux.
J'aurais mieux aimé... Vous aussi, peut-être...

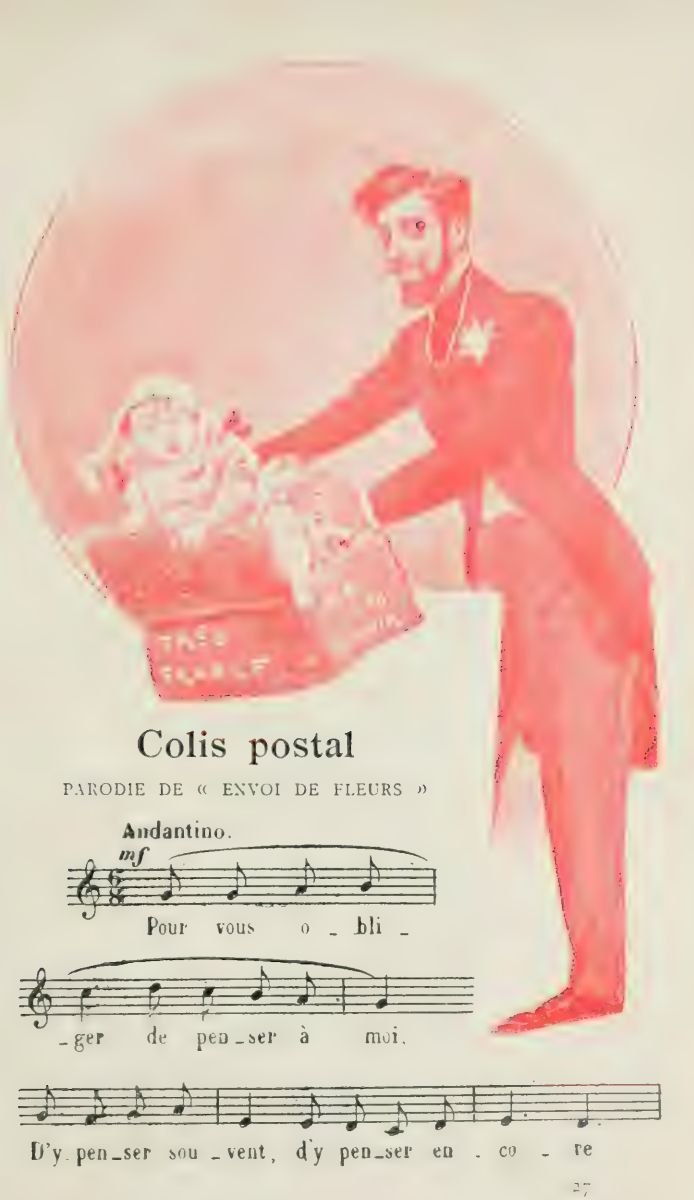
Mais du moins ces fleurs, ce modeste envoi,
Ces très humbles fleurs qui viennent d'éclore,
Vous diront tout bas de penser à moi,
D'y penser souvent, d'y penser encore !

Colis postal

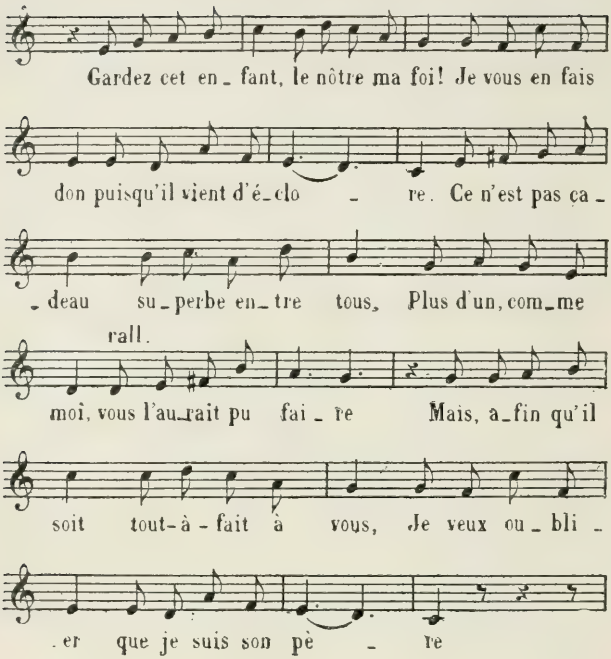
PARODIE DE « ENVOI DE FLEURS »

POÉSIE DE

Paul Marinier.


Colis postal
PARODIE DE « ENVOI DE FLEURS »
Andantino.

Pour vous o _ bli _
_ ger de pen _ ser à moi.
D'y pen _ ser sou _ vent, d'y pen _ ser en _ co _ re



Colis postal

Pour vous obliger de penser à moi,
D'y penser souvent, d'y penser encore,
Gardez cet enfant, le nôtre, ma foi,
Je vous en fais don puisqu'il vient d'éclore.
Ce n'est pas cadeau superbe entre tous,
Plus d'un, comme moi, vous l'aurait pu faire,
Mais, afin qu'il soit tout à fait à vous,
Je veux oublier que je suis son père.

Puisque je vous quitte, il vous sera doux,
Ce cher souvenir qui pleure et qui grince...
C'est tout ce que j'ai pu faire pour vous,
On fait ce qu'on peut, on n'est pas des princes.
J'aurais mieux aimé assurer, oui-da!
De ce cher enfant le futur bien-être,
Par riches présents, rentes sur l'État.
J'aurais mieux aimé, vous aussi peut-être!

Mais du moins ce fils, ce gentil Eloi,
Ce très cher enfant qui vous vient d'éclore,
Vous dira tout bas de penser à moi,
D'y penser souvent, d'y penser encore!

FIN

Table des Matières

A Chloris 167
Ami printemps 17
Amour infidèle 95
L'ancienne 125
Aubade pour Elle 179
Au jardin de l'amour 293
Le baiser qui fuit 203
Les bleuets 197
Beau page 29
Chanson à boire 215
Chanson crépusculaire 239
Chanson frêle 23
Chanson libertine 35
Chanson du réveil 185
Le chanteur des bois 245
La cinquantaine 71
Le cœur du poète 17
Colis postal (parodie) 311
Confession 41
Envoi de fleurs 305
L'étoile du berger 53
La fée aux cheveux d'or 59
Les femmes de France 101
Folie d'amour 83
Idylle lointaine 107

L'île des baisers 113
Liberté 77
Ma douce Annette 191
Mélancolie 65
Mon cœur a rêvé 209
Mon moulin 119
Le pain de l'amour 89
Par les prés 233
Pensée d'hiver 221
Le printemps à pleins verres 281
Quand nous serons vieux 227
Reine blonde 131
Le reliquaire 251
Romance fanée 275
Séparons-nous 257
Sonnez, musettes ! 137
Sur l'herbe follette 143
La tristesse des lèvres 149
Les trois âges de l'amour 161
Tu m'apparus 173
Une femme qui passe 299
Valet de cœur 155
Le vieux banc 263
Vous avez ri 287
Vous êtes si jolie 269

CHANSONS de PAUL DELMET

(Édition pour Piano et Chant.)

	PRIX NET.
A Celle que j'aime.	1 70
A Chloris	1 70
Ami Printemps. . .	1 70
L'Amour est mon trésor	1 70
Amour infidèle. . .	1 70
L'Ancienne	1 70
Aubade pour Elle. .	1 70
Au jardin de l'Amour	1 70
Baiser d'Amants . .	1 70
Le Baiser qui fuit .	1 70
Beau Page.	1 70
Les Bleuets	1 70
Bonne Année	1 70
La Camarade	1 70
La Cinquantaine . . *scène comique*.	1 70
Chagrins roses. . .	1 70
Chanson à boire . . 2 tons.	1 70
Chanson câline. . .	1 70
Chanson crépusculaire.	1 70
Chanson de moisson	1 70
Chanson du Réveil.	1 70
Chanson frêle	1 70
Chanson libertine .	1 70
Chanson pour ma Belle	1 70
Chanson pour ma Mère	1 70
Chanson triste. . .	1 70
Chanson vénitienne.	1 70
Le Chanteur des bois	1 70
Le Cœur du poète .	1 70
Colis postal, parodie	1 70
Confession.	1 70
Credo pour tous . .	1 70
Dors en paix (extrait de la *Cinquantaine*	1 70
Elle	1 70
Envoi de fleurs (2 t.).	1 70
L'Escalier	1 70
L'Etoile du Berger.	1 70
L'Etoile d'Amour. . 2 tons.	1 70
Evocation	1 70
Fanfreluches. . .	1 70
La Fée aux cheveux d'or	1 70
Les Femmes de France (2 tons). .	1 70
Fermons nos rideaux	1 70
Fiancée aux Etoiles	1 70
Fin de bail.	1 70
Fleurettes	1 70
Fleurs de France. .	1 70
Folie d'Amour. . .	1 70
Gai Pinson.	1 70
Idylle lointaine . .	1 70
L'Ile des Baisers. .	1 70
Incertitude.	1 70
J'ai dit à ma Belle .	1 70
J'ai voulu fuir . . .	1 70
Je croyais encore. .	1 70
Je doute.	1 70
Je viens à vous. . .	1 70
Jusqu'à demain. . .	1 70
Lassitude	1 70
La Légende du Papillon	1 70
Les Lèvres.	1 70
Lettre à Ninon. . . (2 tons), chaque .	1 70
Liberté (Extrait des *Chansons de Page*	1 70
Ma bien-aimée. . .	1 70
Madame, je voudrais	1 70
Ma douce Annette .	1 70
Madrigal d'Antan .	1 70
Ma tendre Amie. .	1 70
Le Mai d'Amour. .	1 70
Les Maîtresses. . .	1 70
Marinette	1 70
Mélancolie.	1 70
Mi-closes	1 70
La Moisson du poète	1 70
Mon cœur a rêvé. .	1 70
Mon Moulin. . . .	1 70
La Nichonnette . .	1 »
Noces d'or.	1 70
La Noisette	1 70
Ohé ! les amoureux.	1 70
O Salutaris !. . . .	1 »
Le Pain de l'Amour	1 70
Par les Prés. . . .	1 70
Pensée d'hiver . . .	1 70
La Petite Église. .	1 70
Petit Mari.	1 70
Philosophie	1 70
Portrait sans modèle	1 70
Pour votre fête. . .	1 70
Le Pré d'amour . .	1 70
Le Printemps à pleins verres. . .	1 70
Quand nous serons vieux	1 70
Qu'avez-vous fait ?.	1 70
Que me veux-tu ?. .	1 70
Qu'importe ?. . . .	1 70
Regrets pour elle. .	1 70
Reine blonde. . . .	1 70
Rêve d'Amant . . .	1 70
Rose d'Amour. . .	1 70
Le Reliquaire . . .	1 70
Le Renouveau. . .	1 70
Ritournelle	1 70
Romance fanée . .	1 70
Rupture d'automne.	1 70
Séparons-nous . . .	1 70
Sonnez, musettes !.	1 70
Sur l'herbe follette.	1 70
Suzette	1 70
Suzon	1 70
Tonnez	1 70
Toujours vous . . .	1 70
La Tristesse des lèvres	1 70
Les Trois âges de l'Amour.	1 70
Tu m'apparus . . .	1 70
Une Femme qui passe	1 70
Valet de cœur. . .	1 70
Vers le Ciel	1 70
Le Vieux banc . . .	1 70
Volupté	1 70
Vous avez ri. . . .	1 70
Vous êtes si jolie . 2 tons, chaque .	1 70

Chaque Chanson petit format in-8, chant seul, *net* : 0 fr. 35

Tous ces prix sont nets et sans aucune remise.

Chansons de Femmes

Premier Recueil de 15 Chansons, illustrées par ***Steinlen***

Préface de Armand SILVESTRE

1.	Lettre à Ninon	Henri MAIGROT
2.	Toujours vous	B. MILLANVOYE
3.	Ton nez	Maurice BOUKAY
4.	Une Femme qui passe	Henri MAIGROT
5.	Quand nous serons vieux	Théodore BOTREL
6.	Tu m'apparus	B. MILLANVOYE
7.	Fanfreluches	Louis FOREST
8.	Vous êtes si jolie	Léon SUÈS
9.	Les Femmes de France	Armand SILVESTRE
10.	Elle	J. MADELEINE
11.	Chanson frêle	Maurice BOUKAY
12.	L'Ile des Baisers	Jules MÉRY
13.	Chanson crépusculaire	Armand SILVESTRE
14.	Volupté	Jules MÉRY
15.	Chanson à boire	Henri BERNARD

Prix net : 8 francs

Chansons de Montmartre

Deuxième Recueil de 15 Chansons, illustrées par ***Steinlen***

Préface de Maurice BOUKAY

1.	Baiser d'amants	Maurice Boukay
2.	Les Bleuets	Louis Bernard
3.	Le Chanteur des bois	Léon Durocher
4.	Envoi de fleurs	Henri Bernard
5.	La Fée aux cheveux d'or	Maurice Boukay
6.	Fin de bail	Léon Durocher
7.	Folie d'Amour	Pierre Kok
8.	Gai Pinson	Léon Durocher
9.	J'ai voulu fuir	—
10.	Les lèvres	J. Redelsperger
11.	Le Mai d'amour	Theodore Botrel
12.	Petit mari	Léon Durocher
13.	Le Printemps à pleins verres	—
14.	Qu'avez-vous fait ?	Georges Rozet
15.	La Nichonnette	Eugène Héros

Prix net : 8 francs

Chansons du Quartier Latin

Troisième Recueil de 15 Chansons, illustrées par ***Paul Balluriau***

Préface de Émile GOUDEAU

1.	A Chloris	Léon Durocher
2.	Le Baiser qui fuit	Maurice Boukay
3.	La Chanson du réveil	Théodore Botrel
4.	Evocation	Maurice Boukay
5.	J'ai dit à ma Belle	Franc-Nohain
6.	Jusqu'à demain	Léon Durocher
7.	Ma douce Annette	Théodore Botrel
8.	Marinette	Gaston-A. Guérin
9.	Mon cœur a rêvé	Ernest Chébroux
10.	Par les prés	Léon Durocher
11.	Pensée d'hiver	—
12.	Qu'importe ?	Henri Caen
13.	Rose d'amour	Léon Durocher
14.	Sur l'herbe follette	—
15.	Chanson vénitienne	Émile Le Borne

Prix net : 8 francs

Chansons Galantes

uatrième Recueil de 15 Chansons, illustrées par **Léonce Burret**

Préface de Maurice LEFÈVRE

. L'Ancienne	G. DOCQUOIS
. Ami Printemps	R. MAY
. L'Amour infidèle	—
. Au jardin de l'Amour	E. DE VALMONCA
. Beau page	P. NORMAT
. Chanson libertine	J. RICHARD
. Confession	A. CHADOURNE
. L'Etoile du Berger	L. DUROCHER
. Idylle lointaine	—
. Liberté	S. BORDÈSE
. Mélancolie	A. SILVESTRE
. Romance fanée	L. DUROCHER
. Séparons-nous	—
. Les trois ages de l'Amour	E.-P. LAFARGUE
. Valet de cœur	L. DUROCHER

Prix net : 8 francs

Chansons pour la Jeunesse

Pouvant être chantées par les Jeunes Filles.

1.	Au jardin de l'Amour	E. D' VALM
2.	Beau Page	P. NORMAT
3.	Chanson à boire	HENRI BERN
4.	Chanson crépusculaire	ARMAND SIL
5.	La Chanson du réveil	Th. BOTREL
6.	Envoi de fleurs	Henri BERN.
7.	L'Étoile du Berger	L. DUROCHER
8.	La Fée aux cheveux d'or	M. BOUKAY
9.	Les Femmes de France	Armand SILVE
10.	Gai Pinson	L. DUROCHER
11.	Ma douce Annette	Th. BOTREL
12.	Le Mai d'amour	—
13.	Mélancolie	Armand SILVES
14.	Mon cœur a rêvé	E. CHEBROUX
15.	Petit mari	L. DUROCHER
16.	Le Printemps à pleins verres	—
17.	Quand nous serons vieux	Th. BOTREL
18.	Sur l'herbe follette	L. DUROCHER
19.	Valet de cœur	—
20.	Vous êtes si jolie	Léon SUÈS

N. B. — Ce volume contient 20 mélodies au lieu de quinze, mais il ne s'y trouve d'illustrations. La couverture cartonnée est illustrée par George AURIOL.

Prix net : 10 francs

Chansons d'Atelier

Cinquième recueil de 15 chansons, illustrées par Georges AURIOL, F. BAC, P. BALLURIAU, L. BURRET, DE FEURE, GRÜN, JEANNIOT, L. MÉTIVET, A. MICHAEL, R. PEAN, C.-H. DUFAU, STEINLEN, G. DE SCÉVOLA, A. TRUCHET, Jean VEBER, J. WÉ

Préface de Arsène ALEXANDRE

1.	Aubade pour elle	Henri RÊVEILLE
2.	Chanson câline	Aymé MAGNIEN
3.	L'Étoile d'Amour	Charles FALLOT
4.	Fermons nos rideaux	Maurice BOUKAY
5.	Fleurettes	Gaston PORCHER
6.	Lassitude	Germain LUX
7.	Ma tendre amie	Léon DUROCHER
8.	Mi-closes	—
9.	Mon Moulin	J. RICHARD
10.	La noisette	Léon DUROCHER
11.	Le pain de l'Amour	—
12.	Le pré d'Amour	Gaston COUTÉ
13.	Le reliquaire	Aymé MAGNIEN
14.	La tristesse des lèvres	Charles BERNAR
15.	Vous avez ri	Germain LUX

Prix net : 8 francs

BI AR 17 1970

M
1730
D39C4

Delmet, Paul
Chansons tendres

Music

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY